

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 25.

MONTREAL, 30 NOVEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 Cts.  
PAR ANNEE \$2.50.

## AU SERMON



*Maman a amené mademoiselle Lili à la messe ; mais par précaution l'a fait monter au jubé. Le sermon est bien long pour mademoiselle Lili. N'y tenant plus, elle dit tout haut à maman.—Tu sais, la prochaine fois, faudra lui donner seulement deux sous. Il parle trop longtemps pour 10 cents.*

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 30 NOVEMBRE 1889.

## CHASSE-SPLEEN

Moins on pense plus on parle.

Le manteau de la justice est un habit de cour.

"Tu me tournes la tête" dit la vis au tournevis.

Le génie passe pour être le frère jumeau de la folie.

Le plus beau jour de la vie d'un homme est demain.

Il ne faut s'occuper du mal que pour en tirer du bien.

Les gens qui ont peu d'affaires sont de très grands parleurs.

Efforçons-nous de ne pas être aussi collants qu'un timbre de poste.

Ne commencez pas à apprendre l'astronomie dans un train télescopé.

Vous perdrez votre temps à vouloir vous aiguïser l'appétit sur une meule.

L'avenir ! Ça reste donc bien loin ! Nous ne l'avons jamais encore vu par ici.

Personne n'est fâché de se voir imité, excepté dans le Département des brevets.

Les nains sont aussi efficaces que les géants pour attraper un rhume de cerveau.

Les jumeaux sont comme les malheurs, ils ne viennent jamais rien qu'un à la fois.

Les femmes sont comme une lettre à la poste : elles ne peuvent arriver sans adresse.

Le monsieur qui n'a qu'un seul habillement est débarrassé de la terreur des mites.

Les journalistes et les paons sont confrères : ils sont également fiers de leurs plumes.

Il est reconnu que la pelure de banane est la cause immédiate de la chute de l'homme.

La dernière combinaison d'Edison est l'ajustement de son phonographe à l'horloge du salon. Lorsqu'il y aura quelque scieur à veiller, on entendra à 10 heures un long baillement avec les mots : "Bonne nuit, M. Alfred."

Encore une contradiction : Plus vous laissez tomber votre voix, moins ça fait de bruit.

L'impartialité est maintenant bien rare dans le monde. Jusqu'à la paralysie qui se déclare d'un côté.

Ne vous faites pas un plaisir de tenir votre adversaire sur les charbons. L'antracite coûte \$7.00 la tonne.

Pour vanter son fournisseur de lait, un acheteur sententieux affirme qu'il a du lait de la plus belle eau.

Contradictions de la langue : Si vous voulez séparer deux noms par une ligne, vous appelez cela un trait d'union.

Les volailles ont appris avec plaisir qu'il est de mode pour le beau sexe de porter une crête rouge sur le chapeau.

Si vous voulez voyager à bon marché, descendez votre perron un jour de verglas ; vous aurez une excursion sur le *rein*.

"C'est un dur à cuire" se dit à lui-même le malheureux pensionnaire qui ne peut passer le couteau dans son *beefsteak*.

La jeune fille qui remercie son amoureux après deux années de fréquentation devrait être condamné pour mépris de cour.

Il y a des femmes si fanatiques sur la question des alcools qu'elles ne veulent pas même que leurs robes soient grises.

Curieux résultat : Les seules résolutions qui restent dans les archives du Conseil de Ville sont celles qui sont emportées.

Un original a nommé son chien *Treize* parce qu'il boîte. Vous savez, mais, cela entièrement entre nous : Il pose 3 et retient 1.

On ne sait pas trop pourquoi la foudre n'est jamais tombée sur un train. Ce doit être parce qu'il a toujours un bon conducteur.

Si vous ne pouvez pas vous endormir, faites partir votre réveille-matin. Il sonne toujours à l'heure où vous ne pouvez pas vous réveiller.

Un de nos voisins, monsieur Pot, vient de baptiser son enfant Jack. Quelle aubaine à sa majorité si ce Jack Pot dure vingt-et-un ans !

La petite madame X..., qui vient de se marier, a bien eu le soin de demander, à son premier marché, si c'était de la saucisse attrappée de la veille.

De tous temps la sobriété a été récompensée. Si Isaac était allé à l'auberge, au lieu d'aller tout droit au puits, il n'aurait pas rencontré Rebecca.

L'homme avisé sort quelquefois avec son parapluie par précaution ; mais le plus avisé n'en prend pas dans la certitude où il est de suffire aux exigences avec le parapluie des autres.

Un homme sans cheveux ne devrait jamais confier sa tête qu'à un perruquier chauve. Au moins celui là ne l'importunera pas pour lui vendre une de ces eaux merveilleuses qui réussissent toujours.

En réponse à un correspondant, nous lui dirons que dans tous les grands établissements les salaires courent durant la vacance d'un employé. Mais, généralement, l'employé court plus fort que le salaire.

## UNE PETITE LEÇON EN AFFAIRES

On a beau se croire brisé aux affaires, on apprend tous les jours. Vous serez de mon avis en songeant aux tours de force de deux brocanteurs qui ont bien des trucs dans leur sac. Il s'agissait d'un vieux cheval dont l'apparence était encore superbe. Le propriétaire venait de le vendre \$20.

—Vingt piastres seulement, lui dit un des témoins du marché, c'est une bêtise. Ce cheval vaut plus que cela.

—Je vais vous dire, reprend le vendeur, il ne faut pas se fier aux dehors d'un cheval. Et puis il boîtit.

Deux heures après, le même individu rencontre l'acheteur qui se disposait déjà à laisser la ville. Il était enchanté du marché.

—Mais mon ami, vous vous êtes fait retaper. Ce cheval boîtit.

—Je le sais, dit l'autre ; mais j'ai une chance de le guérir : c'est dans son fer. Un bon maréchal-ferrant va tout ramener.

Le lendemain, le hasard remet le vendeur et le spectateur en présence.

—Mais, après tout, lui dit ce dernier, votre acheteur a le beau rôle ; il va le guérir votre cheval.

—Oui ! Qu'il cour après une guérison ! Je parie qu'il s'est imaginé que c'est le ferrage qui l'a rendu infirme. J'avais bien eu soin de lui mettre son fer de travers, justement pour lui faire croire que ça dépendait de cela. Vous allez voir, le cheval ne pourra seulement pas se lever demain.

Tout cela ne manquait pas d'édification ; mais huit jours après, le questionneur crut reconnaître l'acheteur sur un bateau. Rien de plus pressé que de l'interroger.

Effectivement, le vendeur avait raison, c'était un animal fini.

—Mais, ajouta l'acheteur d'un air de satisfaction, demandez donc à l'autre s'il a jamais pu faire changer le vingt piastres que je lui avais donné !

## ENTENDONS-NOUS

Baptiste arrive à l'hôtel ; mais en homme prudent, il veut savoir ce que ça coûte.

Le commis déférent s'empresse de lui répondre :—Deux piastres, monsieur, en montant.

*Baptiste.*—Mais en ne montant pas ?

*Le commis.*—Deux piastres.

*Baptiste.*—Comment ? Deux piastres en montant et deux piastres en ne montant pas ? C'est donc toujours deux piastres !

*Le commis.*—Pardon, monsieur, ça peut être quatre piastres.

*Baptiste.*—Eh ! bien, alors, je veux le moins haut possible.

*Le commis.*—Très bien ; justement le salon d'à côté est sur cet étage-ci.

Deux jours, après, Baptiste règle son compte qui est de \$4 par jour, parce qu'on lui a donné le plus bel appartement.

Vives récriminations :

—Vous m'aviez pourtant dit que c'était deux piastres ?

—Oui, deux piastres, en montant ; or, monsieur a pris ce qu'il y avait de plus dispendieux.

—Pardon, je vous ai demandé ce qu'il y avait de moins haut.

—Mais c'est précisément pour cela que c'est plus cher.

Baptiste est encore à discuter la justice du Recorder qui l'a condamné pardessus le marché à \$10 et les frais pour avoir assommé le commis ; mais il n'a jamais compris que moins c'est haut plus c'est cher.

*Alfred Duda.*—Excusez mademoiselle Fanny, si je reviens ce soir. C'est qu'hier j'ai perdu quelque chose ici ?

*Dlle Fanny.*—Vraiment ? Qu'est-ce donc, monsieur ?

*Alfred Duda.*—Mon cœur, mademoiselle ; vous devez l'avoir.

*Dlle Fanny.*—Non, je ne l'ai pas vu du tout. Mais je vais demander à la servante, il était peut-être dans les balayures.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

"La prudence est la mère de la sûreté."

C'était aux assises, dans un comté du nord."

Une cuisinière paraissait devant le jury, accusée d'empoisonnement sur la personne de sa maîtresse.

Après longue délibération, elle est acquittée.

—Ma fille, lui dit le juge, MM. les jurés vous acquittent, mais rappelez-vous bien ceci : si jamais ma cuisinière venait à me quitter, il vous est tout à fait inutile de vous présenter chez moi, quels que soient d'ailleurs vos certificats.

\* \*

Jean Luc était un farceur  
Très fort sur la répartie.  
Mais qui manquait de bonheur.  
Pour la plus grande partie.  
De celles qu'il hasardait.  
Or, un jour qu'il traversait  
La frontière.  
Arrivant à la barrière  
On l'on fait payer le droit,  
Il s'agrippa d'un air morose :  
"Je porte du vin sur moi,  
Faites moi payer la chose.  
C'est la loi."  
—Bon, lui dit le chef de l'octroi.  
Voyez où l'orgueil se juche !  
Il tire gloire, ma foi,  
D'avoir mis du vin en cruche.

\* \*

"—Répondez, monsieur, disait un juge à un vieux Quaker ; savez-vous pourquoi nous siégeons ici ?"

"—Certes, si je le sais, répondit l'accusé ; trois d'entre-vous siègent pour une piastre par jour, et le gros qui est au milieu pour quatre mille piastres par année !"

\* \*

Un filou pincé la main dans la poche de son voisin, se démenait pour trouver des raisons, des explications, des justifications impossibles.

—Pourquoi tant mentir, lui dit le juge avec bienveillance, n'avez-vous pas pris un avocat ?

\* \*

Feu le juge C..., eut un jour à questionner un témoin qui bégayait beaucoup en donnant son témoignage :

—Je crois, dit son Honneur, que vous êtes un grand coquin.

Le témoin reprit :

—Pas si grand que vous, Votre Honneur, le-le-pensez.

\* \*

Dans une audience de police correctionnelle, un président interroge une partie civile :

—Vous vous plaignez d'avoir été battu par le prévenu que voilà ?

—Oui, monsieur le président ; il m'a donné des coups de pied dans le...

—Asseyez-vous sur ce mot. Le tribunal vous comprend.

\* \*

Des traiteurs, d'un air mécontent,

Exposèrent amèrement

Au juge de l'endroit qui levait audience,

Que l'on n'apportait plus de dindons au marché.

Le juge, homme de conscience,

Dit : " Mes enfants, j'en suis fâché.

Qu'y faire ? prenez patience."

Mais voyant, à ces mots, les esprits s'irriter :

" Allons, allons, messieurs, ajouta-t-il, silence !

J'aurai soin de m'y transporter !"

\* \*

Certain, intendant de province,

Qui menait avec lui l'équipage d'un prince,

En passant sur un pont, parut fort en courroux.

Pourquoi, demanda-t-il au maire de la ville,

À ce pont étroit et fragile,

N'avoir point mis de garde-fous ?

Le maire, craignant son murmure :

—Pardonnez, monseigneur, lui dit-il assez haut :

Notre ville n'était pas sûre

Que vous y passeriez si tôt.

\* \*

Un vieux paysan appelé par ses concitoyens aux honneurs de l'écharpe municipale, harangue en ces termes ses nouveaux administrés :

" Mes chers concitoyens, mon cœur n'oubliera

jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête."

\* \*

Des pêcheurs, en tirant leur filet, le trouvèrent si lourd que craignant d'y trouver quelque corps humain noyé, ils envoyèrent un de leurs camarades prier M. le maire de vouloir bien se transporter sur le lieu pour être témoin de ce qu'amènerait le filet. Pendant ce temps-là, ils le tirèrent et y trouvèrent un âne. L'un d'eux cria au messager :

—Allez dire à M. le maire que ce n'est qu'un âne !

\* \*

Un habitant de la paroisse de R..., ayant été nommé maire le jour que sa femme lui donnait un fils, on afficha le lendemain matin ces deux vers, sur sa porte :

Notre choix l'a fait maire, et l'amour l'a fait père ;  
Quel triomphe en un jour de se voir père et maire !

\* \*

Le conseil municipal de la petite ville de B... voulant faire l'acquisition d'une pompe à incendie, se réunit en séance extraordinaire, et fit une délibération composée des articles suivants, rédigés par M. le maire :

Art. 1—La pompe à incendie est destinée à éteindre les incendies.

Art. 2—Tout habitant de cette commune est pompier en naissant.

Art. 3—En cas d'incendie, la pompe ne sera livrée aux pompiers qu'après une délibération du conseil municipal, approuvée ensuite par le sous-préfet

Art. 4—La pompe devra toujours être essayée la veille d'un incendie.

\* \*

Entre pêcheurs.  
—Est-ce que le poisson mord beaucoup dans votre pays ?

—Ne m'en parlez pas, il mord tellement l'été, qu'on est obligé de le museler.

\* \*

—Si tu devines combien ma truie a eu de petits cochons la nuit dernière, je te les donne tous les huit.

—Elle en a huit, répond l'autre aussitôt.  
—Quelqu'un te l'a dit, bien sûr !

\* \*

Cri d'un cœur amoureux :  
Ma blonde m'est toujours fidèle.  
Mais si je dois perdre son cœur  
J'irai, pour lui ma douleur,  
Me pendre... au cou d'une autre belle.

\* \*

—Dis-donc, Barbachou, cette tribune est un puits.

—Pourquoi donc ?  
—Parceque, quand un sot descend, un autre monte.

\* \*

À un diner.—Un personnage plaisant se penche à l'oreille de son voisin et lui dit :

—Monsieur, dites-moi donc quelle est cette grosse vache assise là-bas, près de la porte ?

—C'est la mère du veau auquel vous parlez, lui répondit l'autre.

\* \*

Chez un avare.  
—Mais, G..., ton poêle ne chauffe pas.  
—Mais oui, il est rouge.  
—S'il est rouge, ça ne peut être que de honte.

\* \*

Un homme de Toronto, ne voyait aucun danger de fumer en pesant de la poudre. Aujourd'hui il ne voit rien du tout.

JOE.

M. Jobard tourne à l'avarice.

—Pourquoi fais-tu tant d'économies ? lui demanda sa femme.

—C'est pour nos enfants, dit Jobard.

—Mais puisque nous n'en avons pas.  
—Ça se trouvera toujours pour nos petits enfants.

MÉLANCOLIE

Il pleut ; dans ma chambrette obscure  
Tout devient terne, sombre, gris ;  
Le vent qui sur les toits murmure  
En passant frappe à mon châssis.

Dans les gouttières l'eau ruisselle ;  
Du trottoir ne monte aucun bruit ;  
Et là-haut, pas une étincelle  
Ne vient nous annoncer la nuit.

Et puis, parfois, à travers l'ombre,  
Un bruit strident vient me frapper,  
Le bruit d'un char, dans la nuit sombre,  
Qui sur les rails va s'élançer.

Je suis bien seul ; mon cœur se serre,  
Et je sens mon âme s'emplir  
D'un sentiment lointain, austère,  
La tristesse du souvenir.

Octobre 1889, \_\_\_\_\_ PAUL VARY.

SOLLICITUDE FEMININE

La dame, (à la bonne).—Est-ce vrai que mon bébé à la rougeole ?

La bonne.—Oui, madame, et très forte !

La dame.—Dans ce cas, ayez bien soin que ce cher petit Griffon ne l'attrape pas.

PRÉFÉRENCE REFUSÉE

Dans le bureau d'une compagnie électrique de New-York.

Un postulant.—Je crois que vous demandez un employé, M. Carbone ; je serais enchanté...

M. Carbone.—La place vient d'être prise ; mais asseyez-vous, ça ne peut pas être long. Aussitôt que l'un de nos gens va se faire tuer, je vous donnerai la préférence.

MALADIE MORTELLE

Un monsieur (prétentieux) dans une librairie.  
—Je voudrais quelque chose d'historique.

Le commis.—Prenez donc les derniers jours de Pompei.

Le monsieur.—De quoi est-il mort ?

UNE INCONSÉQUENCE TROP FRÉQUENTE

Avant le mariage :

M... écoute sa fiancée qui cause avec une de ses amies.

—Ah ! quel charmant babillage !

Après le mariage :

—Madame cause avec la même amie. Le mari haussant les épaules.

—Quelle pie ! bon Dieu ! Quelle pie !

THÉÂTRE ROYAL

Woman against Woman, le drame émouvant de Frank Harvey, a obtenu un grand succès cette semaine, au Théâtre Royal. Il y a dans cette pièce des scènes si émouvantes que la plupart des spectatrices y ont été de leur larme.

La troupe est bonne en général, mais Mlle Pauline Markham, qui est déjà bien connue ici, mérite une mention spéciale pour le talent avec lequel elle a interprété le rôle de " Bessie Barton." Mlle Lizzie Fletcher " Rachel Westwood " a été également excellente dans son rôle.

Quant à M. W. A. Edwards, il a fait un John Tressider tout à fait remarquable.

En somme, succès et bonnes recettes assurés toute la semaine. Rarement les amateurs de théâtre ont eu l'avantage d'assister à la représentation d'un drame aussi palpitant d'intérêt, et les personnes, qui n'ont pu encore cette semaine se rendre au Théâtre Royal, devraient profiter des représentations de la dernière journée et retourner leurs sièges pour cette après-midi et ce soir.

Une excellente compagnie dramatique paraîtra, la semaine prochaine, dans le grand drame intitulé : *Blue and the Gray*. Tout promet un spectacle des plus intéressants.

## RESIGNATION

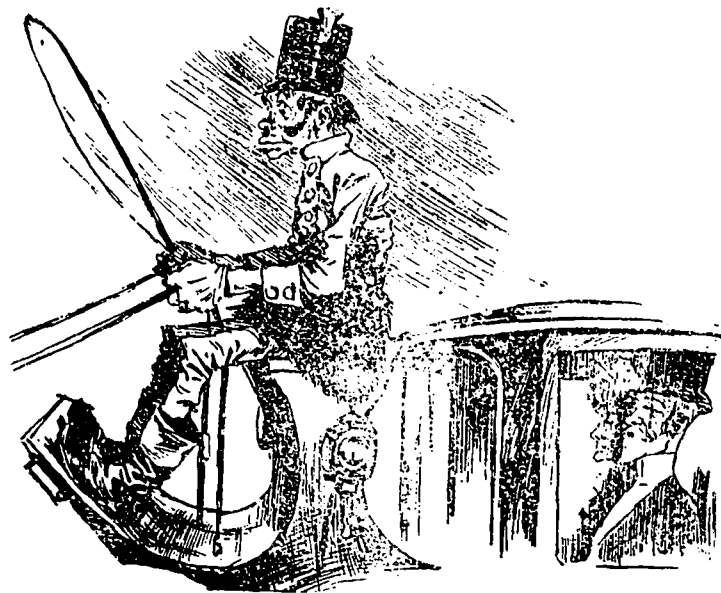


*La mère.*—Comment es-tu ce matin, Bobby ?

*Bobby.*—Je ne sais pas, j'ai oublié de demander à la bonne.

*La mère.*—Comment as-tu passé la nuit ?

*Bobby.*—J'ai romiqué deux fois.



*Cocher,* (nouvellement arrivé en Canada et qui a pris la collerette pour la peau des genoux :)—J'ai conduit pour bien des messieurs ; mais c'est la première fois que je vois une peau de voiture aussi petite.

## MOTS D'ENFANTS

*Madame Mangeprochain,* (en visite.)—Allons mon petit Freddy, viens me donner un baiser ?

*Freddy.*—Non.

*La mère.*—Freddy ! Petit mal élevé ! Vas embrasser madame tout de suite.

*Freddy.*—Je ne peux pas. Tu ne te rappelles pas que tu disais hier soir à papa que madame Mangeprochain a une langue venimeuse.

Dispute de collège :

*Joseph.*—Je serai homme avant toi, va. D'abord, la moustache commence à me pousser.

*Alfred.*—En voilà une belle affaire ! Tu sais quand, j'ai été élu *Général* l'autre jour, c'est parce que j'avais acheté deux garçons.

*Le professeur.*—Eh ! bien, Vogel, combien d'onces dans une livre ?

*Vogel,* (fils d'épicier.)—16 onces.

*Le professeur.*—Combien de livres dans 100 livres, Brisquet ?

*Brisquet,* (fils de boucher.)—Cent livres.

*Le professeur.*—Combien de cent livres dans une tonne, Winter ?

*Winter,* (fils d'un marchand de grain.)—C'est un secret de commerce.

Tommy est allé se promener à la campagne. Quand l'heure du coucher arrive, il demande où est le prie-Dieu.

*La tante.*—Il n'y en a pas ici, Tommy ; tu peux bien faire ta prière à genoux sur le tapis.

*Tommy.*—Je ne pense pas : le bon Dieu ne serait pas content si je ne le traitais pas en monsieur.

—Maman ! dis ? pourquoi as-tu des cheveux gris.

—Parce que tu es une méchante petite fille, là ! Bébé reste un moment abasourdie, puis, reprenant son aplomb :

—Tu as donc été bien diable ?

—Pourquoi ça, mademoiselle ?

—Tiens ! grand'mère a les cheveux bien plus blancs que toi.

Deux fillettes d'une huitaine d'années causent en jouant.

—Et ton papa, qu'est-ce qu'il fait ?

—Tout ce que veut maman.

*Le père.*—Mon enfant, que préférerais-tu être : Shakespeare ou Edison ?

*Le fils.*—Edison, papa.

*Le père.*—Pourquoi ?

*Le fils.*—Parce qu'il est encore vivant.

## L'ART DE DEROUTER LA CONVERSATION.

*Le Recorder.*—Vous prétendez que vous avez pris ce jambon pour empêcher votre famille de mourir de faim ?

*Le prisonnier.*—Oui, Votre Honneur, c'est comme je vous le dis.

*Le Recorder.*—Et cependant, vous avez quatre chiens à la maison qui sont gros et gras.

*Le prisonnier.*—Mais, Votre Honneur, je ne pouvais pas faire manger du chien à ma famille.

## TIMIDITÉ MAL GOUTÉE



*Jeune homme timide.*—Voulez-vous me donner une danse, mademoiselle ? Je ne me serais pas décidé à vous demander ; mais il n'y a personne d'autre qui ne danse pas.

## SCÈNES DE LA VIE CRUELLE



Une femme attendrie, apercevant un tramp qui s'est endormi dans la salamandre :—Pauvre vieux ! Qu'il a dû souffrir dans cela ! Vois, Tommy, comme le feu lui a rougi le nez.

COMMENT S'ÉVADE UN PRISONNIER



I

*Le gardien* (à un prétendu philanthrope acharné à la conversion des prisonniers). — Si j'étais à votre place, j'en irais pas dans la cellule de Narp Mike. Il est la terreur des gardiens.

*Le visiteur*. — La peur ne m'a jamais empêché de faire mon devoir. Arrive que pourra.

II

*Le visiteur* (revenant tout en pleurs 10 minutes plus tard). — Mon ami, quel caractère épouvantable ! Mais prenez-le par la douceur ; ayez soin de lui.

III

— Mais le monsieur sorti n'était pas le visiteur. Le prisonnier l'avait tout simplement garotté pour se sauver.

LES FLEURS ET LES FEMMES

La femme qui cultive les roses et qui en fait la parure de sa personne et de sa maison est une vraie femme. Il y a une harmonie délicieuse entre sa beauté, ses manières et son cœur. De plus, elle tient admirablement son ménage.

Celle qui adore les fleurs des champs est un

peu fade, trop poétique. Sa toilette est souvent négligée ; simple de goût comme elle paraît être, elle dédaigne de s'occuper de sa maison. Pour lui plaire, il faut être être un artiste, un écrivain aux allures olympiennes.

Gardez-vous de celle qui n'admet que les fleurs violemment parfumées, étranges aux formes bizarres et tourmentées. Celle qui aime les fleurs

hors de leur maison ou de leur climat : le mu-

guet en janvier, l'edelweiss dans ses vases, etc., est distinguée, exigeante, pourvu de qualités, douée de défauts qui s'avouent ; elle ne passe pas inaperçue, elle est spirituelle, artiste, mais très capricieuse. La femme qui n'a pas de préférence, qui se déclare satisfaite avec une violette ou une rose de Noël, est une bonne créature, qui aura beaucoup d'enfants, près de laquelle on vit en paix.

LES RESSOURCES DU PEINTRE DECORATEUR



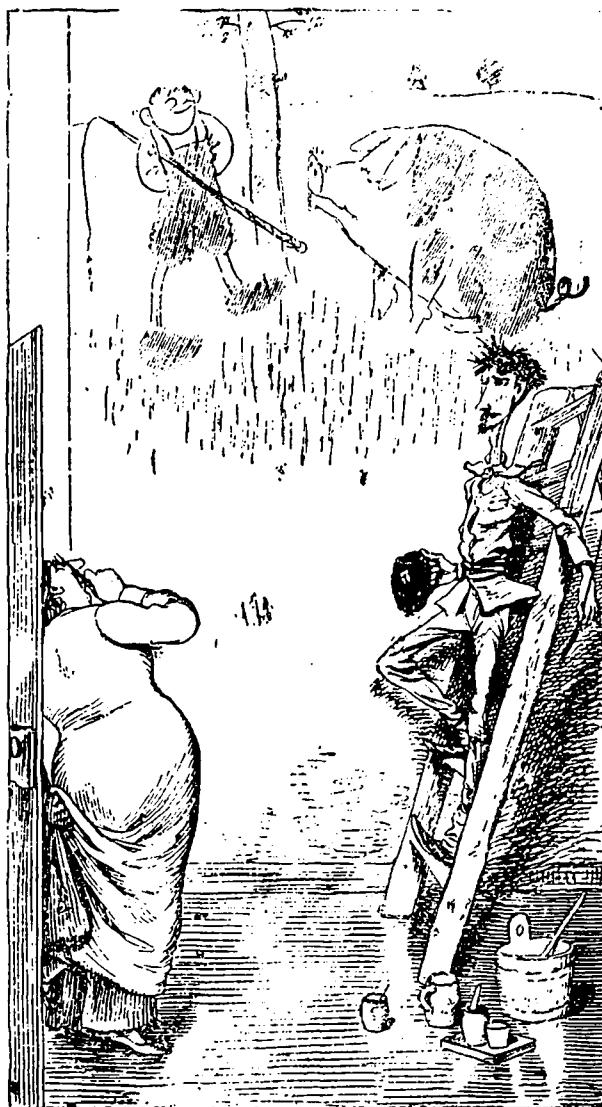
I

*La dame*. — Vous voyez ces taches, jeune homme ?

*L'artiste*. — Hum !

*La dame*. — Vous pouvez les réparer ?

*L'artiste*. — Hum !



II

Une fois le travail fini.

## TRUC DE VICAIRE

Il vous est évidemment arrivé plus d'une fois, cher lecteur et vous jolie lectrice, de vous arrêter devant une gravure du genre et de vous dire, voyant la figure des personnages peints :

— A quoi peuvent-ils bien penser ?

C'est un jeu comme un autre et tout aussi amusant que celui qui consiste à deviner le métier des gens qui passent dans la rue ou celui de ses voisins en chemin de fer.

Eh bien, voulez-vous que je vous fasse une petite confession et le mot est trouvé sans que je l'aie autrement cherché, puisqu'il s'agit de deux prêtres :

Vous avez tous devant les yeux ce petit tableau de Léo Hermann, intitulé *Une bonne histoire*, si popularisé par la lithographie. Il représente deux bons curés assis dans une salle à manger, face à face, et riant à se tordre.

Or, savez-vous quel est le sujet de cette folle hilarité qui fait que l'auditeur *s'en tient le ventre*.

Je l'ai appris hier et comme je ne sais rien garder pour moi, je vous en fais part.

Voici donc ce que raconte à son ami, l'abbé du tableau.

\* \*

C'était dans un petit village, appelé, N'importe-ville.

Le curé de l'endroit était un brave homme, comme tous les curés, mais peut-être plus porté que les autres à s'amuser, à rire, en tout bien tout honneur, ai-je besoin de l'ajouter ?

Mais, hélas ! ce n'était malheureusement pas dans son entourage qu'il pouvait trouver des partenaires comme lui, amis de la douce et saine gaieté.

Le notaire était sourd comme une poterie entière ; le médecin, libre-penseur, ne franchissait jamais le seuil du presbytère ; il ne restait que Rosalie, sa vieille servante ; mais cette sainte et digne femme engendrait plutôt la tristesse, n'ouvrant la bouche que pour ses patenôtres et ne répondant que par monosyllabes aux questions de son maître, qui, du reste, l'interrogeait le moins possible.

Or, un beau jour que notre brave curé, accoudé à sa fenêtre, fumait avec onction sa bonne bouffarde, qu'il appelait plaisamment Sainte-Nicotine, il crut, tout en lançant une bouffée bleue vers le ciel, reconnaître dans un prêtre, qui se dirigeait du côté de la maison un sien ami qu'il avait perdu de vue depuis pas mal d'années.

Effectivement, c'était bien son ancien camarade de séminaire qui, l'ayant aperçu à sa croisée, lui faisait des signaux avec son parapluie de cotonnade.

Ah ! quels cris d'étonnement et de joie ! Quel bonheur de se revoir et de se trouver, après si longtemps, en parfaite santé, car nos deux abbés, taillés en hercules, semblaient défier tous les maux du genre humain !

Mais comment se fait-il que je te retrouve en ces parages ?

Et alors, l'abbé Boireau d'apprendre à son vieil ami, qu'il venait d'être nommé premier vicaire à Abancourt, petit bourg situé à quatre lieues, en remplacement du vicaire défunt et qu'ayant su le nom du curé de N'importe-ville *il avait pris ses jambes à son cou et son brevetaire de l'autre et que, d'une traite, il avait piqué vers la demeure de son meilleur ami auquel il n'avait cessé de penser quoiqu'ils ne se soient écrit depuis bien longtemps !*

— Ah ! mon gaillard, que je suis aise de te voir et quel rayon de soleil tu apportes à mon existence ! Je savais bien que le bon Dieu ne me laisserait pas sans manne ! Enfin, je vais donc respirer. Ton couvert est mis tous les jours.

— Tous les jours ! comme tu y vas ! je passerai mon temps sur la route alors.

— Eh bien, viens quand tu voudras, mais viens ; tu sais que tu seras toujours le bienvenu. Pour commencer, je te garde à dîner.

\* \*

Il y avait environ six mois que cette bonne existence durait. Le curé ne pouvait plus se passer de son ami, si gai, si joyeux, si amusant avec ses réparties si promptes, si fines, si vives et, il

faut bien l'avouer, l'abbé qui goûtait fort les menus de Rosalie n'opposait qu'une molle résistance aux invitations toujours plus pressantes de son ami.

Dame ! le traitement d'un curé est préférable à celui d'un vicaire.

Tous deux étaient donc fort contents l'un de l'autre et même les ouailles de N'importe-ville qui, sans s'expliquer positivement l'heureux changement fait dans le caractère de leur bon pasteur, se trouvaient à merveille de ses aumônes plus grasses, plus fréquentes et de son indulgence plus bienveillante que jadis !

Mais une seule personne n'était pas à l'unisson !

Faut-il la nommer et n'a-t-on point déjà deviné que c'est de Rosalie dont il s'agit ?

Eh oui, la vieille servante ronchonait de plus en plus de voir les assiduités nutritives de l'abbé Boireau ; elle n'osait pas tout à fait l'appeler pique-assiette, mais peu s'en fallait qu'elle le pensât.

Elle songeait bien à gêner exprès pour lui faire une niche, les repas auxquels ce parasite malencontreux prenait part, en salant outre mesure le poulet ou en faisant rimer les haricots. Mais quoi ! son pauvre maître serait le premier à se plaindre, et le voir délaissier sa nourriture lui eût été trop pénible vraiment !

Et ce n'était pas l'ennui que lui donnait ce supplément de travail qui l'irritait. Non, certes, Rosalie n'était pas femme à regarder à ce minuscule surcroît de besogne, deux assiettes de plus ou de moins à laver, n'était point une affaire.

Notre domestique avait un défaut, disons le mot, un péché ! Oui, un péché capital même, elle était d'une avarice sordide !

Et voir la bière et le ginger beer s'écouler ainsi, lui faisait froid dans le dos ! brrrou !

\* \*

Or, un jour, notre gai compagnon vint frapper au presbytère. Rosalie, qui se figurait que le vicaire venait avec l'intention de partager *panem et circenses*, pour la première fois de sa vie peut-être, lui répondit gracieusement :

Ah ! mon Dieu ! Rosalie gracieuse !

Mais oui, c'est comme je vous le dis ; et savez-vous pourquoi elle fut gracieuse, parce que son maître n'y était pas.

— Il ne rentrera pas déjeuner aujourd'hui, fit elle avec un éclair de joie dans les yeux et à l'idée qu'elle contrariait les projets du vicaire.

— Ah ! diable ! diable ! diable ! fit celui-ci qui le savait bien, et vous êtes seule au logis ?

— Oui, oui, et le fourneau est éteint, reprit vivement la charitable cuisinière.

— Oh ! ce n'est pas pour ça que je vous demande... et réprimant un sourire qu'une idée folle lui faisait esquissier, il continua comme pour lui-même :

— C'est dommage ! grand dommage ! car je venais précisément pour cette barrique de vin qu'il a reçue en cadeau et dont nous avons parlé avant hier, et qu'il veut vendre. Je lui ai trouvé un acheteur... Ah ! c'est dommage ! Enfin, je m'en vais ; vous lui direz que je suis venu, voilà tout, et que j'ai bien regretté de ne le point trouver. Ah ! mon Dieu ! comme c'est dommage ! Il va peut-être perdre cet acquéreur. Allons, au revoir, mademoiselle Rosalie.

Pour être avare on n'en est pas moins attachée à son maître et Rosalie, ne voulant pas être cause que la barrique attendrait encore un client incertain, dit à l'abbé.

— Et que lui vouliez-vous ?

— Mon Dieu, je voulais tout simplement demander un échantillon dans cette petite fiole pour l'apporter à mon homme qui, c'est assez naturel, ne veut point acheter chat en poche.

— Oh ! si ce n'est que ça, reprit la bonne, je puis vous conduire à la cave et vous donner ce que vous désirez.

— Bien volontiers, si cela ne vous ennuit pas, dit doucement l'abbé.

Et suivant Rosalie qui allumait une chandelle, ils descendirent sous la maisonnette.

\* \*

Une fois à la cave, Rosalie posa sur une barrique sa lumière et dit :

— De laquelle voulez-vous ? Car le bon curé en avait reçu deux.

— De celle-ci, fit l'abbé, désignant une pièce. Donnez-moi un vilebrequin que je fasse un petit trou pour goûter ce vin-là.

Le trou fait, un petit filet de vin rouge s'échappa dans le verre promptement vidé. Faisant alors claquer sa langue en amateur, quoiqu'il n'y connût absolument rien, l'abbé Boireau dit avec un semblant de mépris :

— Non, ce n'est pas celui-là. Tenez, Rosalie, mettez votre doigt sur le trou que je viens de faire afin que le vin ne s'échappe, pendant que je vais en faire un autre à cette barrique-ci pour goûter s'il est meilleur.

Et Rosalie d'obéir.

Le second trou percé, l'abbé remplit encore son verre et, ce nouveau vin dégusté en gourmet, il dit, hochant la tête :

— Ah ! celui-là, c'est différent ; il fera l'affaire à miracle ! Je vais en emplit ma fiole. Et tout en voulant prendre la petite bouteille qu'il avait à dessein placée à côté de la chandelle, il poussa celle-ci, qui tomba par terre, et plongea aussitôt la cave dans l'obscurité la plus profonde.

— Ah ! bon, cria-t-il, en voilà bien d'une autre maintenant. Tenez, Rosalie, avec la main qui vous reste libre, mettez donc le doigt sur le second trou pour éviter de laisser fuir ce jus merveilleux, pendant que je vais là-haut chercher une allumette.

— Bien volontiers, dit Rosalie craintive, mais faites tôt !

— N'ayez peur, je redescends à la minute, fit l'abbé, tout en riant sous cape.

Et refermant derrière lui, la porte de la cave, puis celle de l'escalier, il prit son chapeau, son parapluie et partit en se disant :

— Toi, ma bonne vieille, ça t'apprendra à mieux recevoir les gens, amis de ton maître.

\* \*

Le soir venu, quand le curé rentra, il parcourut d'abord toutes les pièces de la maison sans trouver sa gardienne habituelle ; un peu inquiet il allait l'appeler, quand il crut entendre une voix caverneuse qui criait sourdement.

— A moi ! A moi !

Se dirigeant du côté d'où partait la voix, il descendit fiévreusement à la cave et là, il ne put s'empêcher de rire, en voyant sa vieille servante, accroupie sur le sable et les deux bras étendus en croix.

— Ah ! monsieur ! mettez vite vos doigts où j'ai les miens, car j'ai deux crampes terribles dans les bras. Ah ! le coquin, il me la paiera.

— Tout beau ! De quoi s'agit-il ?

Rosalie raconta l'histoire avec force imprécations et plus elle enrageait, plus son maître riait.

\* \*

Depuis, elle a pardonné à l'abbé qui est devenu son ami ; mais quand il vient du monde, elle a bien soin de dire à ses hôtes.

— Surtout ne racontez pas le *truc du vicaire*. Je ne sais si nos prêtres furent discrets, mais je connais l'histoire... et vous aussi.

Robichon, a examiné les pores à l'Exposition agricole.

— Tenez dit-il, on prétend que l'agriculture ne va pas ! Nous n'avons jamais eu des animaux aussi gros sous aucun gouvernement."

Evitez de vous prononcer sous l'empire de la colère. Ne faites pas comme mon ami Polo qui, furieux d'un message mal fait, disait à son domestique : " La première fois que j'aurai à envoyer en commission un imbécille comme toi, j'irai moi-même."

*Inspecteur du pénitencier.*—Qui vous a conduit ici ?

*Le prisonnier.*—Le rhume de cerveau monsieur.

*L'inspecteur.*—Ce n'est pas un crime cela.

*Le prisonnier.*—J'ai été obligé d'éternuer avant d'être assez proche du lit pour assommer le monsieur que je voulais dévaliser.

## PINCÉE DE CONSEILS

## NETTOYAGE DU VELOURS, DU LINGE, DES DENTELLES, DES GANTS, ETC.

*Nettoyage du velours.*—Cette étoffe perd son lustre et son éclat, par l'effet des frottements inévitables à l'usage. On peut rendre au velours sa fraîcheur et sa souplesse primitives, en le mouillant à l'envers, puis l'exposant au-dessus d'un fer bien chaud, sans l'y laisser toucher. La chaleur vaporise l'eau ; celle-ci, sous forme de vapeur, traversant la trame, sépare et relève les fibres entremêlées ou rabattues les unes sur les autres. Il suffit, l'opération terminée, de faire sécher à l'air libre.

*Lustrage et polissage du linge.*—Composition de l'emploi : 10 Dans une demi-bouteille d'eau, une cuillerée à café de gomme adragante.—Agitez parfois la bouteille, au moins vingt-quatre heures à l'avance. Cette solution se conserve indéfiniment.—20 Une cuillerée à bouche d'amidon, une cuillerée de borax, deux cuillerées de la solution de gomme adragante ci-dessus. Un quart de bouteille d'eau froide.

Pour amidonner le linge sec, bien frotter afin de faire pénétrer l'empois dans tous les doubles de l'étoffe ; tordre ensuite dans un linge.—Repasser comme d'ordinaire jusqu'à complète sécheresse, puis laisser bien refroidir.—Le polissage s'opère sur un carton glacé *ad hoc*, qui se vend chez tous les bons papetiers-cartonniers, et que l'on pose sur une table de bois bien uni, sans interposition de couverture.—Les fers, moyennement chauds, seront très lisses et on emploiera l'extrémité arrondie.—Le linge à polir est posé à plat sur une table, et la face extérieure bien régulièrement humectée en la frottant avec un linge humide (pas trop mouillé). On pose ensuite la pièce à polir sur le carton, et on opère en commençant par le bas et remontant toujours, et autant que possible en travers.

L'opération demande du soin, du temps et un poignet solide ; quant aux résultats, ils sont merveilleux.

Après avoir empesé et repassé le linge, comme d'habitude et avec le fer à repasser ordinaire, on mouille légèrement la partie empesée, de manière à ne pas enlever l'empois ; on la couvre d'un linge très fin, et on procède, par-dessus ce linge, à un second repassage, au moyen d'un fer spécial. Au lieu d'être pointu, ce fer est arrondi à la partie antérieure, on frotte avec cette partie antérieure, ou, à vrai dire, on polit le linge, car c'est une véritable opération de polissage ; le linge prend alors le brillant du linge neuf.

Les blanchisseuses donnent parfois du brillant au linge par l'amidon et le borax de soude, additionné d'un peu de stéarine.

*Moyen de revivifier les couleurs d'une vieille tapisserie.*—Pour revivifier les couleurs d'une vieille tapisserie salie par les années et la poussière, il suffit de bien fixer l'un des bords de cette tapisserie à une corde tendue au niveau d'une rivière et de la laisser flotter ainsi à la surface. L'eau entraînera la poussière, nettoiera la tapisserie et ravivera les couleurs.

*Souplesse de la laine et de la flanelle.*—Pour conserver la souplesse aux étoffes de laine et notamment à la flanelle, après le lavage ordinaire à l'eau froide, ou très peu chaude, on les laisse tremper quelque temps dans de l'eau additionnée d'ammoniaque liquide.

*Manière de nettoyer les bidons à pétrole.*—Le lait de chaux additionné d'une très petite quantité de chlorure de chaux convient très bien à cet effet. Ce liquide enlève toute trace d'odeur de pétrole.

*Découillage des pipes.*—Pour blanchir une pipe de terre ou d'écumie culottée ou pour découiller une pipe que l'usage a rendue trop forte, il suffit de faire passer, dans le tuyau et le fourneau, un courant de vapeur d'eau ou, ce qui est préférable, de la vapeur d'alcool.

*Moyen de défroisser la tapisserie.*—Si la tapisserie faite sur le doigt est froissée, on peut lui

rondre l'aspect de fraîcheur en mouillant l'envers avec une eau légèrement gommée et contenant un peu d'alun. On repasse alors avec un fer chaud, la tapisserie devient aussi belle que si elle avait été faite sur le métier.

*Nettoyage des dentelles.*—Faire du thé faible et tremper dedans la dentelle à teindre, on la retire presque immédiatement et l'on repasse entre deux linges. On peut, en variant la quantité de thé macérée dans l'eau, produire tous les degrés de teinte du blanc au jaune clair.

*Nettoyage et blanchissage des étoffes de laine.*—Préparez une certaine quantité d'eau de savon et délayez dedans une cuillerée de farine parbouteille d'eau. Placez sur le feu et remuez constamment. Dès que cette lessive est bouillante, plongez-y l'étoffe que vous frotterez comme à l'ordinaire dès que la température le permettra. Rincez à l'eau claire et répétez l'opération jusqu'au nettoyage complet.

*Procédé pour nettoyer les gants.*—Pour le nettoyage des gants servez-vous de :

No 1. Lait..... 1000 gr.  
Carbonate de soude... 5 "

No 1. Saponine à gants ou gentiane :  
Savon en poudre..... 250 gr.  
Ammoniaque liquide... 10 "  
Eau de javelle..... 165 "  
Eau ordinaire..... 155 "

On fait avec le tout une pâte dont on imprègne des morceaux de flanelle avec lesquels on frotte le gant jusqu'à ce qu'il soit parfaitement nettoyé.

*Nettoyage du marbre.* Une pâte formée de blanc d'Espagne et de benzine débarrasse le marbre de la graisse ; et une pâte formée de blanc d'Espagne et de chlorure de chaux, étendue et laissée à sécher au soleil, si c'est possible, enlèvera les taches.

*Nettoyage des peaux de chamois.*—Une peau de chamois savonnée, puis rincée à l'eau claire, rétrécit beaucoup et devient tellement dure que, même battue et maniée, elle est d'un fort mauvais usage. Voici un procédé que j'emploie, et qui donne un résultat excellent quand il est bien exécuté.

Faites une solution de cristaux (carbonate de soude du commerce) faible et d'eau chaude. Frottez, d'autre part, votre peau de chamois grasse et noircie avec du savon mou et maniez-la bien ainsi ; laissez-la tremper dans le bain alcalin pendant deux heures. Puis frottez-la bien jusqu'à ce qu'elle soit propre. Ensuite rincez-la dans une solution ammoniacale tiède très faible ; exprimez-la, puis rincez encore dans de l'eau chaude additionnée de savon jaune d'iris. C'est la petite quantité de savon laissée dans la peau qui sépare les molécules de sa trame et lui donne de la souplesse. Après ce dernier rinçage, tordez-la dans tous les sens à plusieurs reprises, maniez-la et brossez-elle deviendra plus moelleuse que bien des peaux neuves. Enfin, saupoudrez la bonne face de rouge d'Angleterre, frottez bien la peau entre les doigts pour faire pénétrer le rouge dans les pores et secouez pour enlever l'excédent de poudre. Après avoir savonné votre argenterie ou vos bijoux, frottez-les avec la peau ainsi préparée et vous m'en direz des nouvelles.

*Nettoyage des mains par la vaseline.*—Nombre de personnes sont préparateurs, mécaniciens, menuisiers, et homme du monde à leurs heures ; partant, ils ont bien des fois éprouvé (en hiver surtout) une difficulté très grande à se débarrasser les mains complètement, même au savon, pour passer d'un personnage à l'autre. J'ai eu l'idée d'employer ces jours-ci la vaseline pour ce nettoyage ; le résultat est merveilleux !

Employée à sec, cette pâte pénètre dans les pores de la peau, s'incorpore avec les matières grasses qui s'y trouvent enserrées et si, au bout d'un instant de frottement, vous faites usage du savon de Marseille et d'eau très chaude, vous avez un nettoyage parfait, tel, en un mot, qu'on le demande vainement aux produits ordinaires.

*Nettoyage des mains après le travail de l'atelier.* La gelée de pétrole (vaseline ou pétroléine), qui a la propriété de lubrifier et assouplir la peau, convient pour nettoyer et enlever toutes les traces dont les mains sont imprégnées, après un travail d'atelier ou de laboratoire. Pour cela, on n'a qu'à frotter les mains avec une petite quantité de gelée, qui, pénétrant dans les pores de la peau, s'incorpore avec les matières grasses qui s'y trouvent enserrées ; on lave ensuite avec de l'eau chaude et du savon de Marseille, et on a les mains parfaitement détergées et assouplies.

*Procédé pour nettoyer la flanelle sans qu'elle rétrécisse.*—Vous placez les flanelles à nettoyer dans une terrine, et vous coupez par-dessus en fragments un morceau de savon de Marseille. Versez de l'eau bouillante de manière à remplir le vase ; agitez le tout fortement, prenez ensuite les flanelles au bout d'un petit morceau de bois trempez-les 3 ou 4 fois dans cette eau de savon sans les frotter ; ensuite il faut rincer à l'eau froide.

*Nettoyage de l'argenterie.*—M. Davenport, professeur d'analyse chimique au collège des pharmaciens du Massachusetts, recommande l'emploi de l'hyposulfite de sodium pour le nettoyage de l'argenterie. Il suffit d'un chiffon ou d'une brosse que l'on imprègne d'une solution saturée de ce sel et d'une des poudres fines habituellement employées au polissage de l'argent.

*Papier pour envelopper l'argenterie.*—L'argent et d'autres métaux noircissent s'ils sont exposés à l'air chargé d'acide sulfhydrique ou d'acide sulfureux, ou à celui du gaz d'éclairage, toujours impur. M. Pannington recommande d'envelopper ces pièces métalliques dans du papier préparé comme il suit : on dissout 6 parties de soude caustique dans une quantité d'eau suffisante pour que la solution marque 200 Baumé ; puis on fait bouillir cette solution pendant une heure avec 4 parties d'oxyde de zinc ; on étend d'eau la liqueur jusqu'à ce qu'elle marque 100 Baumé et l'on s'en sert pour imprégner les papiers et les tissus destinés à envelopper l'argenterie, et à la préserver de l'action des gaz nuisibles.

## AUX PERSONNES NERVEUSES

Les personnes nerveuses sont plus que toutes autres sujettes aux insomnies. Pour obtenir un peu de sommeil, elles ont recours aux narcotiques qui finissent toujours par avoir une influence fâcheuse sur la santé.

Nous pouvons leur recommander une méthode très simple qui leur procure infiniment le repos qu'elles cherchent vainement par d'autres moyens. C'est de se frictionner pendant quelques instants avant de se coucher, soit avec un morceau de laine rude, soit de préférence avec une brosse à frictions.

Pourquoi couvre-t-on de sel quand du vin se répand sur la nappe ? Très souvent, au cours d'un repas, quand du vin se répand sur la nappe, on voit des convives se hâter de couvrir la tache avec le contenu de la salière. Pourquoi cela ?

On répand du sel (ou chlorure de sodium) sur les taches de vin, parce que le chlore, l'un des éléments du sel, a la propriété de détruire les couleurs végétales. Quand on met du sel sur l'endroit souillé, et qu'on le recouvre d'une couche d'eau, le chlorure de sodium se décompose, le chlore se dégage et la décoloration a lieu.

C'est à cette propriété décolorante que le chlore doit être employé dans certaines industries, particulièrement dans le blanchiment des toiles.

*M. Hanjuché.*—J'apprends que tu vas partout me traiter de fou !

*Son ami.*—C'est faux. Au contraire, je suis le seul à te défendre et à dire que tu n'es pas aussi imbécile qu'on le dit.

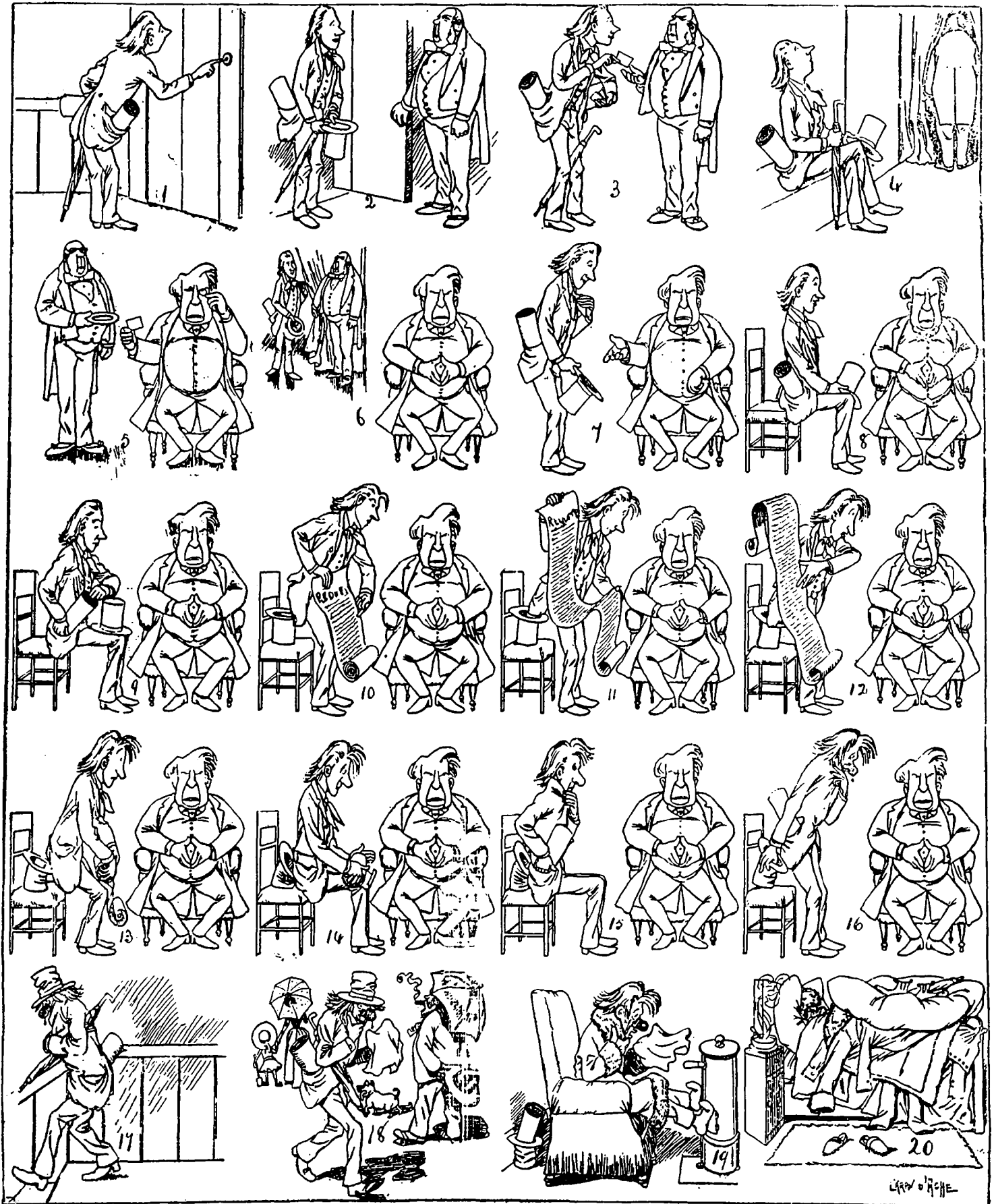
Retour de l'exposition de Paris :

—Et vous avez vu tout Paris en cinq jours !

—Oui, mais nous nous sommes partagé la besogne, j'en ai vu la moitié, et ma femme l'autre.

## SCENES DE LA VIE CRUELLE !

## UNE DEMANDE DE PLACE



1o M. Piquassiette sonne chez le Ministre pour lui annoncer qu'il a besoin d'une situation.—2o Le Messager qui est un homme important lui fait subir l'interrogatoire de rigueur.—3o Victoire ! Le Messager daigne porter sa carte au Ministre.—4o M. Piquassiette prépare des arguments irrésistibles.—5o Chez le Ministre.—Monsieur Piquassiette ! Connais pas. Faites entrer.—6o L'entrée dans le sanctuaire.—7o Le Ministre.—Hum ! Voilà un siège.—8o M. Piquassiette.—Monsieur le ministre j'espère que vous avez toujours été en montant depuis cette grande assemblée de St Tourniquet, où j'avais forcé la paroisse à vous écouter.—9o Ça avait été chaud, hein !—10o Aussi, nos vieux amis le Docteur et Notaire ont décidé que je devrais être nommé au bureau de Poste de Montréal et voici une petite requête.—11o Vous pouvez la lire, elle contient 2,000 noms seulement.—12o Tout ce qu'il y a de plus chauds partisans.—Le Ministre.—Hum.—13 M. Piquassiette.—Car, voyez-vous.—Le Ministre.—Hum !—14 M. Piquassiette.—Manquablement que si.—Le Ministre.—Hum.—15o M. Piquassiette.—Comment, Votre Honneur !—Le Ministre.—Hum !—16o Saignement de nez de M. Piquassiette.—17o Qui rendu dans la rue se reproche vivement d'être un malchanceux.—18o Et continue à saigner du nez.—19 Jusqu'à son domicile.—20o S'il y a la fièvre des illusions, il y a aussi la fièvre des désillusions.



IL Y A TOUT LE TEMPS



*Edith.*—Non, papa ; je ne puis pas accepter M. Decade. Il a deux fois mon âge.  
*Le père.*—Dans vingt ans, il n'aura qu'un tiers de plus que toi.  
*Edith.*—C'est bien ; qu'il attende vingt ans.

CHACUN SON GOUT



*Un des vieux de la vieille.*—Faites-moi un gin-fz.  
*Le garçon.*—L'aimez-vous extra fizzy ?  
*Le vieux pilier.*—Non, extra gummy.

Querelle de ménage.

*Elle.*—Sachez-le, monsieur, une fois pour toutes, mon jugement sur le caractère général des gens est bien supérieur au vôtre.  
*Lui (d'un ton désespéré).*—Hélas ! vous l'avez bien prouvé en m'épousant.

§ Petite scène de ménage, le soir au coin du feu.  
*Le mari.*—Chère amie, que veux-tu que je te donne pour ta fête ?  
*La dame.*—Je n'en sais rien, mon ami.  
*Le mari.*—Eh bien, je te donne un an pour réfléchir.

*Le grand-père.*—Pourquoi as-tu six boutons à tes gants, ma fille.  
*Ethel.*—Je vais vous dire, grand-papa, s'ils n'en avaient que cinq ou trois, ils n'appareilleraient pas les boutonnières qui sont au nombre de six.

Conversation de maison de pension.  
*Premier pensionnaire.*—Monsieur Bénédicte, malgré les apparences, a le cœur tendre comme un poulet du printemps.  
*Deuxième pensionnaire.*—Quoi, il est si dur que cela !

*Prisonnier (au juge).*—Est-ce qu'on peut faire arrêter une personne qui en incite une autre au parjure ?  
*Le juge.*—Oui, certainement.  
*Le prisonnier.*—Eh ! bien, envoyez l'avocat de la couronne en prison. Quand il veut forcer cette petite dame à dire son âge sous serment, c'est trop clair qu'il l'incite à dire faux.

*Jones.*—Qu'est-ce que ta femme a dit quand elle t'a vu rentrer à trois heures du matin ?  
*Smith.*—Mon cher petit ami, ça me prendrait trois heures, rien que pour t'en conter la moitié.

IDENTIFICATION FACILE



*Caissier de banque.*—Je ne puis pas vous donner l'argent à moins que vous ne vous fassiez identifier ; on ne vous connaît pas.  
*Le financier (en perspective).*—Je vais vous dire qui je suis. Vous connaissez le Lieutenant Gouverneur de Québec, hein ? Eh ! bien, en passant dans les chars l'autre jour à la station de Harlaka, il m'a donné la main. Des dix et des cinq, s'il vous plaît.

QUEL GOURMAND !



*Honorate.*—Je voudrais bien, madame, voir partir ce galipantin de la cuisine !  
*Madame Jones.*—Est-ce qu'il vous étrive ?  
*Honorate.*—Il mange tous les trous que je fais dans la pâte des tartes.

## DU BON LANGAGE

## I

## DE LA POLITESSE DU LANGAGE

(Suite et fin)

Ces derniers exemples me portent à vous faire observer qu'on pêche contre la simplicité de langage et par l'habitude d'expressions familières et triviales, et d'une manière tout opposée, par l'emploi de termes trop recherchés.

Dans cette dernière catégorie, je vais vous signaler quelques-uns des principaux écueils.

Quelques précieux prétendent que les viandes incuites ont plus de tendreté... Si l'on vous consulte sur l'emploi de ces deux mots, répondez naïvement qu'ils ne sont pas français, et ajoutez que, le fussent-ils, vous n'auriez garde de vous singulariser en les employant.

Ne pensez pas donner plus d'élégance à votre langage en employant amaigrir pour maigrir. — Vous changeriez le sens de votre pensée, voilà tout. — Maigrir, c'est devenir maigre ; amaigrir, rendre maigre. — Une personne maigrît. — L'usage de certains aliments amaigrît.

Si la fantaisie vous prend de jouer à la savante en employant de grands mots, prenez garde d'en bien connaître la valeur. — Par exemple, comme l'abstention d'une personne qui refuse de goûter d'une crème semble d'un bon effet... Malheureusement ce mot n'est pas français... dans ce sens du moins, car il ne se dit qu'en termes de procédure.

Les bons sens vous dira combien il est absurde de viser à l'effet en alliant les mots franc, vrai, pur, qui réveillent de nobles et de grandes idées, à des épithètes injurieuses, et vous vous garderez soigneusement d'expressions du genre de celles-ci : un franc scélérat, — un vrai fourbe, — un franc hypocrite, — un pur intrigant. — Vraiment on ne saurait accoupler des idées aussi disparates, la scélératesse, la fourberie, l'hypocrisie, l'intrigue, n'ont certes nul besoin d'épithètes pour nous paraître suffisamment odieuses.

« Un des traits caractéristiques de la littérature de notre époque, dit M. Francis Wey, c'est l'abus des expressions excessives. Autrefois un ingrat se contentait de déchirer les cœurs, un fourbe de faire taire la conscience, etc.

« Bagatelles : aujourd'hui nous broyons les cœurs, nous bâillonons, nous étranglons, nous égorgeons la conscience...

« Au temps passé, l'on se contentait, pour qualifier la beauté d'une étoffe, d'un gilet, d'un petit chien des adjectifs joli, charmant, etc... aujourd'hui le gilet est adorable, l'étoffe sublime, inouïe, délicieuse, exquise, ravissante, prodigieuse, incroyable, surhumaine, divine. Ces mots sont devenus fort ordinaires.

« Mais le plus fréquemment employé peut-être, c'est l'adjectif fabuleux.

« Il remplace beau, grand, surprenant, inattendu, rare, etc... On en fait un usage... fabuleux.

« Phénoménal, qui aspire à remplacer prodigieux, miraculeux, ou tout simplement extraordinaire, est un véritable barbarisme. » Et cependant il a parfois du succès... mais un succès que je n'envie pas pour vous.

Ébouriffant, étourdissant, mirobolant, sont des exclamations d'assez mauvais goût que je vous engage à laisser aux badauds qui les trouvent merveilleuses.

Ces expressions forcées, que la mode fait accueillir un instant, mais que le bon goût repousse toujours, ne tardent pas à devenir vulgaires, après avoir été, dès le début, ridicules ; c'est donc, dans tous les cas, faire preuve de tact que de s'en abstenir.

L'habile écrivain que nous avons plusieurs fois cité fait parfaitement apprécier leur peu de durée dans les remarques suivantes sur le mot délirant.

« Comme le temps fait justice, dit-il, des modes ridicules ! Il y a huit ou dix ans, le mot délirant s'employait exclamativement, sans cesse, au lieu d'admirable, de charmant de sublime, et de tous ces adjectifs dont on use presque comme des interjections.

« Comment trouvez-vous ce chapeau ? — J'é le trouve délirant.

« Ce mot, qui succédait à délicieux était bien plus grotesque que son devancier. En effet, délirant signifie qu'on est en délire, et il est plus difficile encore de se figurer un chapeau en délire que de se figurer que l'admiration, dont il est l'objet, puisse causer du délice.

« Délirant ne peut être joint à un nom de choses, et il n'est jamais synonyme d'admirable.

J'ajoute qu'en dépit de la vogue que des gens d'une certaine condition lui avaient donnée, vogue qui avait trouvé, disons-le, quelques prosélytes dans ce qu'on appelle le monde élégant, ce mot, pas plus qu'aucun du même genre, n'a jamais trouvé place dans le vocabulaire d'un homme ou d'une femme de tact et de bon ton.

Mais il ne s'agit pas seulement d'être régulier sur le choix et le sens des mots, et de bannir de son langage, avec le même soin, la trivialité et la recherche, il faut encore, dans la bonne compagnie, mesurer les inflexions de la voix et garder autant de simplicité dans la prononciation que dans l'expression.

Avant d'entrer dans le détail de quelques défauts à éviter à ce sujet, un mot sur la voix elle-même ne saurait être inutile.

Une grosse voix est, dit-on, le signe distinctif d'une femme commune ; dans tous les cas, rien ne cause une impression plus désagréable que d'entendre un voix enrouée ou criarde sortir des lèvres d'une jeune et jolie femme. Le contraste est si choquant ; il y a une telle différence entre ce qu'on entend et ce qu'on attendait, qu'on est désenchanté sur l'heure. — Il semble que la femme dont la voix est rude et criarde ne puisse être douce et bienveillante. — Je dirai plus : on a peine à croire à sa bonne éducation, et, malgré son élégance, et ses manières, on est porté à la comparer, dans son esprit, à une femme de la Halle.

Certes cette sévérité serait souverainement injuste si elle n'était basée, d'une part, sur cette remarque, que la voix ne prend d'ordinaire trop d'extension que lorsqu'elle y est portée par le développement de certaines passions, telles que la colère, l'envie, la dureté de caractère ; et, d'autre part, qu'il est fort rare, lorsque c'est une simple infirmité de l'organe, que l'on ne puisse le modifier dans l'enfant par les soins d'une bonne éducation.

Demosthènes n'avait-il pas assoupli sa voix, et de rebelle qu'elle était, ne l'avait-il pas pliée à toute l'harmonie de la langue grecque ! Or, pourquoi le désir de plaire à ceux qui nous entourent ne donnerait-il pas à une jeune fille cette persévérance que l'ambition communiqua au grand orateur ?

Une jeune fille affectée de cette infirmité, — c'en est une véritable chez une femme, et l'on pourrait presque dire une infirmité morale, puisque l'influence, la persuasion de ses conseils, en dépendent trop souvent, — une jeune fille affligée de cette infirmité oubliera donc qu'elle est presque toujours facile à corriger, et elle s'étudiera à acquiescer un parler doux, posé, intelligible, sans éclats de voix et sans minauderies et affectation. — Ces qualités fondamentales bien acquises, elle veillera sur sa prononciation, afin de conserver toute la pureté, toute la beauté de notre langue ; elle évitera, entre tous les écueils, les liaisons affectées.

Ici encore je devrais vous donner pour règle mes propres opinions, et j'ai recours au savant auteur des Remarques sur la langue française.

« On compte en notre langue, dit-il, une foule de liaisons dangereuses qui trahissent leur honneur de bas lier et peu familier aux bons usages.

« Demandez quelle heure il est à un homme, qui vous répond : — Il est onze heures-z-un quart, ou onze heures-z-et demie ; vous en concluez à l'instant à quelqu'un de petite éducation, et ce qui est pire, à un sot. Lier les mots avec affectation dans le discours, fut de tout temps le propre de la pédanterie ; c'est un défaut de maître d'écriture. Le siècle de Louis XIV était bien plus avare de liaisons que nous. Thomas Corneille, dans une note sur la cent quatre-vingt-dix-septième remarque de Vaugelas, dit qu'on doit prononcer un vin excellent, un dessin admirable, sans faire sentir l'n.

« . . . L'abbé d'Olivet, soixante et dix ans plus tard, professait les mêmes opinions. « La prononciation de la conversation souffre une infirmité d'hiatus ; pourvu qu'ils ne soient pas trop rudes, ils contribuent à donner au discours un air naturel. Aussi la conversation des personnes qui ont vécu dans le grand monde est-elle remplie d'hiatus volontaire, qui sont tellement autorisés par l'usage, que, si l'on parlait autrement, elle serait d'un pédant. Parmi ces personnes, folâtrer et rire, aimer à jouer, se prononcent folâtre et rire, aimé à jouer. » — A quelques lignes de là, l'auteur des Remarques sur Racine enseigne qu'on doit prononcer avant-hier et non avant-hier.

« Un grand défaut, continue M. Francis Wey, et de bien mauvais goût, est de faire entendre l'r à la fin de monsieur. C'était autrefois et surtout dans les provinces, une habitude propre à quelques personnes, qui écrivaient ce mot en le décomposant mon-sieur, et le prononçaient de même. C'est ainsi que faisait le vieux maître de classe qui a appris successivement à lire à mon aïeul, Charles Nodier, à mon père et à moi. Il avait vu trois générations d'écoliers, et il serait aujourd'hui centenaire. Bien qu'il affectât dans son parler beaucoup de recherches, il évitait les liaisons, suivant le précepte de l'abbé d'Olivet ; mais il décomposait tous les mots décomposables et prononçait certaines lettres finales à son dur, telles que l'x et l's à la fin d'appas, de faux, de vers. Il avait également conservé une manière affectée d'articuler certains mots que les précieux du temps de Louis XV avaient mis à la mode, et il prononçait citoyens, moyens, comme s'ils eussent écrits, cito-iens, mo-iens, séparant les deux sons de l'o et de l'i, au lieu de les fondre comme dans le mot foi. Je me souviens d'avoir entendu le général Lafayette s'exprimer de la même façon et d'avoir ouï dire que Louis XVIII prononçait de même.

« Mais, M. de Lafayette, qui possédait sans mélange les traditions de l'ancienne cour, supprimait les liaisons avec opiniâtreté, et n'avait en général d'autres recherches que celle d'une simplicité excessive. — Son exemple a un certain poids, car c'était l'homme du monde qui entendait le mieux le style, le ton et l'aimable abandon que la causerie demande. »

J'ajoute une simple recommandation à ces conseils :

Évitez autant que possible ces liaisons dangereuses dont il est ici question ; mais cependant que cette réserve ne vous entraîne pas dans un extrême qui serait blâmable et se changerait aisément en affectation.

Une remarque sur les mots désirer, désir, dé-manger, me semble trouver ici naturellement sa place ; ces mots doivent s'écrire et se prononcer de et jamais dé, car si de dans désirer, par exemple, reçoit un accent, dé est nécessairement préposition ayant une valeur privative ou explicite, mais représentant toujours la préposition latine de. Le radical du mot sera alors irer, vieux mot français dérivé de ira, et qui toujours a été synonyme de mettre en colère. — Ce vocable, ainsi composé, a été usité dans la langue d'oïl sous l'acception d'apaiser, de calmer, de dé-irriter ou irer. — On disait alors, dans ce sens, désirer.

« C'est commettre une faute non moins sensible, mais plus retentissante que de dire ou d'écrire dé-manger, — dé-mangeaison. — Dé-manger, c'est faire l'opposé de manger. Les personnes qui s'expriment convenablement disent une demangeaison, le front me demange, » etc.

Plusieurs grammairiens ont créé une difficulté ou plutôt des exceptions au sujet de la différence de prononciation des mots Hollande et Hongrie.

Ainsi, disent-ils, on dit toile, fromage d'Hollande et non de Hollande. — Eau de la reine d'Hongrie, et non de Hongrie. « Ce mauvais usage a pu être introduit par le commerce ; mais il a toujours répugné aux gens de bon lieu, et l'Académie laisse libre d'aspirer en ce cas ou de ne pas aspirer l'h, suivant le caprice ou le bon goût naturel de chacun. » Quoi qu'il en soit, nous pensons qu'il est mieux de dire de Hollande que d'Hollande, et, puisqu'on dit la reine de Hongrie, il serait absurde de faire une exception pour un cosmétique qui porte son nom.

## ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

## CE N'EST PAS POUR DES PRUNES

Dans la conversation familière, on emploie cette expression dans le sens de : c'est pour une chose sérieuse, je vous prie de vouloir bien le croire.

Dans le Glossaire de ses *Noëls Bourguignons*, La Momoye rapporte (p. 353) cette historiette sur le docteur Martin Grandin, doyen de Sorbonne :

On lui avait fait présent de quelques boîtes d'excellentes prunes de Gènes qu'il serra dans son cabinet. Une qu'il laissa par mégarde la clef à la porte, des écoliers, ses pensionnaires, entrèrent au cabinet, où ils firent main basse sur environ une demi-douzaine de ces boîtes qui restaient. Le docteur Grandin, ne pouvant accuser de vol que ses écoliers, fit grand bruit, et tout résolument les aurait chassés si l'un d'eux, se jetant à ses genoux, ne lui eût dit : " Hé ! monsieur, si vous nous traitez de sorte, voyez la conséquence : on dira que vous nous avez chassés pour des prunes. " A ce mot le bonhomme ne put s'empêcher de rire et leur pardonna.

Certains étymologistes ont prétendu que la locution qu'il s'agit d'expliquer venait de ladite historiette. Mais comme Quitard, je doute qu'il en soit ainsi : car, pour que le " chassés pour des prunes " ait pu faire rire Martin Grandin dans une si grave circonstance, il fallait que cette expression fût déjà reçue ; d'où la nécessité d'en chercher l'origine à une époque antérieure.

D'autres ont cru qu'elle était née d'une allusion railleuse à l'expédition mal réussie des croisés en 1148 contre la ville de Damas, et ceux-ci s'appuient sur ce qu'on trouve dans Michaud et Poujoulat (*Correspondence d'Orient*, Paris, 1830-31, t. VI, p. 202) :

Les prunes de Damas ont aussi une grande célébrité. En 1148, nos Croisés étant retournés à Jérusalem après avoir vainement assiégé Damas, comme il sera dit ailleurs, furent accusés d'avoir fait le voyage de Damas pour des prunes ; ce fut là l'origine d'un proverbe qu'on répète encore en Europe.

Quant à moi, je préfère l'explication suivante, laquelle fait naître la locution en France :

Autrefois, les prunes étaient excessivement communes et naturellement à très vil prix ; la preuve en est que *prune* se trouve dans Chevallet (*Orig. et form. de la langue franc.* ; II, p. 333) au nombre des termes qui entraient dans les phrases négatives pour signifier l'appréciation d'un objet à une valeur excessivement petite ;

Le dieu lairas que ci t'a mis,  
Et ne priseras une prune  
Toute la roe de fortune.

(*Roman de la Rose*, v. 6580, éd. Fr. Michel.)

Or, attendu que les nêles, qui étaient aussi un fruit excessivement commun autrefois, ont donné lieu, Quitard le dit, à l'expression proverbiale : *ce n'est pas pour des nêles*, signifiant ce n'est pour rien, c'est très sérieux, il me semble tout naturel que les prunes, fruit non moins commun que les nêles, nous aient valu *ce n'est pas pour des prunes*, expression analogue à la même chose.

## TENIR LA DRAGÉE HAUTE

D'après M. Littré, cette locution est tirée de cette dragée que l'on met plus ou moins haut pour la faire attrapper aux bêtes.

Selon Quitard, elle est venue d'un jeu dans lequel on excite la convoitise des enfants en faisant voltiger devant eux une dragée suspendue par un long fil au bout d'un bâton, sans qu'il leur soit permis de la saisir autrement qu'avec la bouche.

Je crois que c'est la première explication qui est la meilleure, parce que la dragée offerte à un chien, par exemple, se place, en effet, plus ou moins haut, tandis que celle qui l'est par jeu aux enfants se tient toujours à une hauteur à peu près égale.

Quant à l'emploi, on se sert de cette expression pour signifier différer d'accorder à quelqu'un

une chose promise, lui faire bien payer ce qu'il désire, ou encore offrir un vain appât à son espérance.

## RECOMMANDER QUELQU'UN AU PRÔNE

Cette expression, qui signifie qu'on se propose de faire gronder quelqu'un par ses supérieurs, nous vient de la féodalité.

On voit dans le neuvième canon du concile de Mérida (année 666) que le nom du fondateur d'une église s'inscrivait dans les diptyques et se récitait dans la célébration des saints mystères.

Cette reconnaissance que l'Église manifestait dès le quatrième siècle (il en est parlé dans la vingt-huitième homélie de saint Jean Chrysostome), a été changée en droit, pour y contraindre les curés qui manquaient à ce devoir.

On lit dans tous les auteurs que les patrons des églises et les haut justiciers devaient être recommandés aux prières publiques par leur nom et leur qualité.

Or, c'est au prône, instruction qui se faisait, comme elle se fait encore chaque dimanche, à la messe paroissiale, qu'avaient lieu ces recommandations de prier pour tel ou tel ; d'où, l'ironie aidant, le proverbe *recommander quelqu'un au prône* pour signifier le signaler à ses supérieurs afin de le faire gronder, punir :

Dans votre beau discours du trône,  
Méchant, vous m'avez désigné :  
C'est me recommander au prône.

(BÉRANGER, *Mes jours gras*.)

## PIQUER UN SOLEIL

J'explique cette phrase ainsi qu'il suit :

En espagnol, le verbe *picar*, piquer, s'emploie dans le sens de *prendre*, au passif, ou, pour autrement dire, dans celui de *attraper*, lorsqu'on parle d'une chose qui nous affecte désagréablement ; ainsi on dit dans cette langue : *picar la mosca*, prendre la mouche, *picar la peste*, attraper la peste.

Comme, vers la fin du seizième siècle, la langue castillane a fait dans le français (grâce aux guerres de la Ligue et au long séjour des armées espagnoles en France) une invasion qui a persisté depuis le temps de Henri III jusqu'à la mort de Louis XIII (1642), nous avons probablement pris de cette langue le verbe *picar*, dans l'acception que je viens de signaler.

Or, après cet emprunt, il nous a été permis de dire pour signifier rouge comme si l'on eût attrapé ce qu'on appelle scientifiquement une insolation :

Piquer un coup de soleil ;  
expression qui, par suite d'une ellipse paraissant assez naturelle, est devenue :

Piquer un soleil.

Il n'est peut-être pas inutile de dire que *piquer au soleil* a au moins deux variantes appartenant comme à la langue très familière : *piquer au cinabre*, qui me semble être plus particulièrement à l'usage des peintres, et *piquer un jard*, qui pourrait bien s'employer plus volontiers par les artistes dramatiques.

## VOGUE LA GALÈRE

Autrefois on désignait par *galie* ou *galé* (du latin *galea*, casque, d'après Du Cange) un bâtiment de mer qui depuis s'est appelé *galère* :

Les marinières escrièrent : Sà, la *galie*, pour le Roy requieillir.

(JOINVILLE, *Hist. de saint Louis*.)

Et ensi baillia li due les *galies* et les vassials tout comme lui convient.

(VILLEHARDOUIN, *Conquête de Constant*, p. 42.)

Tant que le mot *galée* fut en usage pour désigner cette espèce de vaisseau c'est-à-dire jusque vers la seconde moitié du quinzième siècle, on exprima le sens de : advienne ce qui pourra, à la grâce de Dieu, par *vogue la galée*, exclamation qui, d'après Kastner (*Parémiol. music.*), était le refrain de plusieurs chansons, et qui, pour cette raison, devint facilement proverbiale. Mais depuis que *galère* s'est substitué à *galée*, on a dit naturellement *vogue à la galère*, que nous avons conservé.

## MÉNAGER LA CHÈVRE ET LE CHOU

Cette expression signifie se conduire de façon à n'offenser aucune de deux personnes dont les intérêts sont contraires.

D'après La Mésangère, ce proverbe vient de la question suivante, faite à des enfants pour les accoutumer à réfléchir et à trouver des moyens de se tirer d'affaire :

Un homme a un bateau fort petit dans lequel il doit passer, l'un après l'autre, un loup, une chèvre et un chou. S'il prend le loup le premier, le chou est en proie à la chèvre. S'il prend la chèvre la première, même embarras pour le passage suivant ; et pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura réservé pour le troisième, ou la chèvre ou le loup sera mangé. Comment faut-il que le batelier s'y prenne ? car il y a réellement moyen de faire ce qui est demandé.

On donne alors la solution, qui est d'emmener d'abord la chèvre seule ; le chou reste avec le loup, qui naturellement n'y touche pas. Au second voyage, on prend le chou et l'on ramène la chèvre, à la place de laquelle il faut passer le loup, qui, étant à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Alors le maître du bateau revient, reprend la chèvre restée seule, et ménage ainsi la chèvre et le chou.

Pour ce qui concerne l'emploi du dit proverbe, il est bon de savoir qu'il contient le plus souvent un léger blâme contre celui auquel il est appliqué, attendu que la personne qui ménage deux intérêts opposés le fait généralement pour que cette conduite lui profite.

## DARE, DARE

C'est une expression populaire que l'on rencontre dans beaucoup d'auteurs modernes, avec la signification de *vivement* :

Les enfants sont en course, et voilà pourquoi je vous écris *dare, dare* à l'autre bout de Paris.

MME DE CRÉQUI,  
citée par le Grand dictionn. du XIXe siècle.

Favre, à ce moment, entra dans le salon, et Mme de Staël le lança *dare, dare*, comme arbitre au milieu de la querelle.

SAINT-BEUVE, même Dictionnaire.

On a dit que cette expression venait de l'imperatif de l'ancien verbe *durer*, qui se trouve effectivement dans Roquefort. Pour moi, c'est tout simplement une onomatopée qui a servi dans l'origine à peindre le bruit d'une voiture lancée rapidement, comme dans la phrase suivante du *Nerve de Rameau* :

*Dare, dare, dare.* Voilà un homme qui vient en cabriolet comme si le diable l'emportait ; et qui, plus tard, a fini par s'employer après le verbe, dans le sens de *à la hâte*.

## CHAT ÉCHAUDÉ CRAINT L'EAU FROIDE

La prudence du chat est connue depuis longtemps ; aussi, quand on veut parler d'une personne qui, pour avoir été trompée une première fois, ne se laissera certainement pas tromper une seconde, prononce-t-on ces mots à son adresse : *chat échaudé craint l'eau froide*.

Mais pourquoi l'eau froide ? Est-ce que l'eau tout court ne vaudrait pas mieux, ou du moins tout autant ?

C'est Moncrif, l'auteur de *l'Histoire des Chats* (Paris, 1727), qui répondra à cette question :

Un chat (il parle ainsi à la p. 86) ne peut être dupé qu'une fois en sa vie : il est armé de défiance non seulement contre ce qui l'a trompé, mais même contre tout ce qui fait naître l'idée de la tromperie. L'eau chaude l'aura outragé ; c'en est assez, il craindra même la froide et n'aura jamais que très peu de commerce avec elle.

Et si cette citation n'est pas suffisante pour démontrer qu'il y a même de sous-entendu avant *l'eau froide*, j'appellerai l'attention sur la manière dont les Arabes formulent le proverbe où ils expriment la même idée :

Le chat qui a été mordu par le serpent appréhende jusqu'à la corde, à cause de sa ressemblance avec ce reptile.

## ADMIRATION CONJUGALE

Guibollard, excellent époux, ne laisse jamais échapper une occasion de vanter les qualités de sa femme.

—Ma femme, disait-il l'autre jour, est si bonne si indulgente pour tout le monde que, lorsqu'elle a dit du mal de quelqu'un, elle n'en pense pas un mot.

## EXCUSE PÉREMPTOIRE

Il a eu le malheur de s'attarder après minuit et il rentre à la maison sous le coup d'une émotion visible. Après de vains efforts, il est obligé de confier ses embarras à sa meilleure moitié qui est au lit :

—Dis-donc ! Qu'e'za veut dire ? (hic) j'peux pas ter m'bottes ?

*La femme.*—Qu'est-ce qu'elles ont donc tes bottes ?

*Le mari.*—Z'ont rien.

*La femme.*—Alors, ce sont tes mains qui ne vont pas.

*Le mari,* (qui a une subite inspiration).—Ah ! j's'ai ! z'perdu la combinaison.

## AMÉNITÉS SOCIALES

*Delle Verner.*—Il est charmant : il m'a dit que j'étais bonne comme du sucre.

*Delle Minnie.*—Du sucre en poudre dans ce cas.



La pauvre enfant ne pouvait se décider à donner sa main au jeune prétendant ; mais elle n'osait, pas non plus lui briser le cœur. Une inspiration soudaine lui traverse l'esprit :

—Robert dites au docteur et aux autres que j'ai monté une grande partie de poker pour demain soir : ça sera cher... Ah ! vous mettrez plus de rhum qu'hier dans mon punch.

## L'AFFECTION ET LA PATIENCE PATERNELLES.

## MAUVAISE REPARTITION



I

4 heures du soir.—*Le père.*—Viens voir son petit père, mon bijou blanc ! Viens !



II

4 heures du matin.—*Le père.*—Le petit crapaud ! Je le porte ce matin chez les sœurs grises.

*Elle,* (lisant les journaux).—Dire qu'il s'est fabriqué l'an dernier vingt millions de boutons en Angleterre seulement !

*Lui.*—Faut croire qu'il y en a qui ont eu plus que leur part.

*Elle.*—Comment cela ?

*Lui.*—Voilà bien six mois que je n'en ai pas vu un seul à mon paletot. Et le silence envahit l'appartement.

## GARDEZ-VOUS DES DEMI-MESURES

*Prédicant,* (à l'un de ses amis après le service).—Comment avez-vous trouvé mon sermon aujourd'hui.

*L'ami.*—Trop court, en vérité.

*Le prédicant,* (visiblement flatté).—Allons, qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

*L'ami.*—Je n'ai pas eu le temps de faire la moitié de mon somme.

*Lui.*—Ma chère bonne vieille petite fem...

*Elle.*—Tu perds ton temps ; tu n'auras pas le passe-partout.

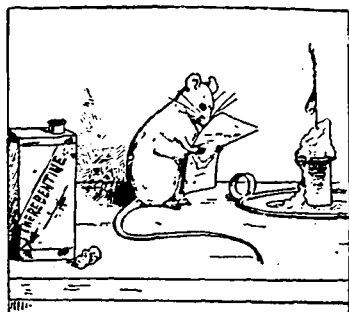
## IL Y A JUGE ET JUGE

*Visiteur,* (à l'un de ses amis de Montréal).—Tu l'as appelé juge, le monsieur qui vient de nous passer ? Est-il de la Cour d'Appel ou de la Cour Supérieure ?

*L'ami.*—Il est de la Cour de McGuire, le marchand de chevaux. Il était l'un des juges à la dernière course.

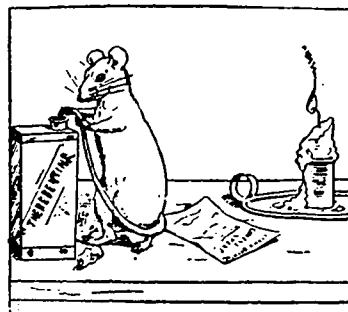
Un sac de malle doit naturellement prendre le chemin de la perdition.

## UNE INDUSTRIE NOUVELLE



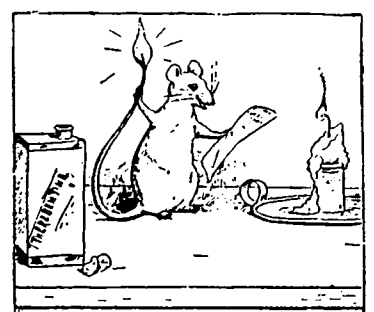
I

*L'honorable M. Raton.*—Comme les jours raccourissent !



II

—Tiens ! C'est une idée ! De la thérébentine ! Allumons



III

—Ils peuvent se fouiller avec leur lumière électrique.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

TROISIÈME PARTIE

VIII

(Suite.)

— Ne vous dérangez pas, mes enfants, leur dit Laurent, ce sont nos bons amis les Grenadins qui désirent reconnaître par une politesse et une galanterie l'honneur de notre visite !

Laurent parlait encore, quand huit Espagnols, pliant sous le poids d'un dais magnifiquement recouvert en velours, orné de crépines d'or, et sous lequel se trouvait maintenu un magnifique fauteuil, apparurent sur la place.

— Matelot, continua le beau Laurent en s'adressant au chevalier, tu vois combien notre popularité est grande, combien nous sommes appréciés et aimés à Grenade : ce serait cruel à nous de repousser les empressements de ces braves gens, de leur refuser le plaisir de nous voir de près. Assieds-toi à mes côtés et allons faire un tour en ville ; cette promenade nous rappellera notre première rencontre à Léogane. Moi, d'abord, je suis fou de musique. Partons.

Quoique le danger d'une pareille témérité fût extrême, l'idée de son matelot parut si drôle, si originale à de Morvan, qu'il ne put se défendre de rire en prenant place auprès de lui.

Les fanfares résonnèrent avec plus de force que jamais, et le cortège se mit en marche.

— Tu es fou, matelot, dit de Morvan à voix basse, il est impossible que la vue de ce spectacle n'exaspère pas la fierté espagnole, nous ne sortirons pas vivants de notre triomphe.

— Je t'assure que les Grenadins raffolent de nous !... Regardent comme ils paraissent heureux de notre condescendance... Et puis, j'ai pris mes précautions pour bien leur faire savoir que notre démarche n'a rien d'humiliant pour eux... Au contraire !... Tiens, écoute, tu vas voir jusqu'à quel point je pousse l'humilité dans la victoire.

Le cortège s'était arrêté, et un officier de la milice bourgeoise, qui le précédait, cria à haute voix au milieu du silence :

— Amis ! voici le capitaine Laurent qui daigne, pour nous être agréable, visiter sa bonnevillle de Grenade... Saluez...

Laurent prit une poignée d'or dans une sacoche placée à ses pieds, et jeta vingt onces à la foule ; les *leperos* se précipitèrent avec avidité sur l'or, et crièrent : " Vive le capitaine Laurent ! "

— A notre tour, saluons, matelot, dit le flibustier à de Morvan : la joie que cause notre présence à ces braves gens me touche jusqu'aux larmes ! Qu'il est doux d'être aimé ainsi !...

L'audacieuse impudence du flibustier décehuit une telle confiance dans sa force, sortait tellement des choses ordinaires, que pas un seul homme de Grenade ne songeait à en tirer vengeance.

Partout où le cortège passait, la foule s'inclinait avec un sentiment qui tenait le milieu entre la crainte et le respect. Quant aux *leperos*, c'était réellement du profond de leur cœur qu'ils acclamaient Laurent : le triomphe du flibustier n'était-il pas une honte pour les riches et les puissants, c'est-à-dire pour leurs maîtres ? Cela suffisait.

Le bizarre cortège se dirigeait de nouveau

vers la place, quand de Morvan saisit avec une force et une vivacité extrêmes le bras de son matelot, et d'une voix rapide et émue :

— N'as-tu rien entendu ? lui demanda-t-il.

— Les bénédictions de mon peuple !... certes, matelot !

— Ne plaisante pas, Laurent ! Il m'a semblé entendre Fleur-des-Bois appelant au secours !...

— Fleur-des-Bois ! répéta Laurent, quelle idée !... Au fait, cela ne serait pas impossible !

Le flibustier se leva de dessus son fauteuil, et étendant le bras en signe de commandement : " Silence ! " dit-il d'une voix impérieuse qui domina le bruit de la foule.

Le silence se fit comme par enchantement. Presque au même instant, un coup de feu tiré dans l'intérieur d'une maison voisine retentit, suivi bientôt des cris :

" A moi, mon chevalier Louis ! au secours ! "

— Malédiction ! l'on assassine ma sœur ! hurla de Morvan.

Le jeune homme s'élança avec une impétuosité surhumaine de son fauteuil, se jeta en désespéré contre la porte de la maison d'où partaient les cris de Jeanne. L'élan pris par de Morvan était si violent que la porte céda.

— Jeanne, me voici, dit-il, ne crains rien !

— Malheur aux assassins ! ajouta le beau Laurent, qui avait suivi son matelot.

— Oh ! j'étais bien sûre que Dieu ne m'abandonnerait pas ! dit Jeanne, qui, le teint pâle, la poitrine soulevée par l'émotion, apparut tenant à la main sa carabine encore toute fumante.

— Jeanne ma sœur ! où sont les misérables qui ont voulu attenter à tes jours ? dit de Morvan d'une voix frémissante de rage.

— J'ai eu le malheur d'en tuer un ! répondit Jeanne. Partons, mon chevalier ; j'ai hâte de m'éloigner d'ici. Viens, je t'en conjure !

— Non, Jeanne ; je veux punir les coupables ! Dût leur châtement me coûter la vie, il faut que justice soit faite !

— A quoi bon, mon chevalier Louis, t'occuper de ces gens-là ? reprit vivement Jeanne. Après tout, ils étaient dans leur droit... ne suis-je pas une Française, une boucanière ? Viens, mon chevalier, fuyons !

Le jeune homme, sans tenir compte des prières de Jeanne, passa outre. Au fond du corridor il trouva, gisant par terre, un nègre mortellement atteint d'une balle dans la poitrine.

— Ah ! misérable, murmura le chevalier, pui d'un coup de coutelas lui fendit le crâne, pas de pitié ! tous doivent être punis !...

De Morvan, apercevant un escalier devant lui, allait monter au premier étage de la maison, lorsque la voix du beau Laurent l'appela.

— Viens donc, matelot, lui criait-il, je tiens le vrai coupable !

Cette fois, il fallut que de Morvan employât presque la violence pour rejoindre son matelot, tant Fleur-des-Bois mit d'obstination à lui barrer le passage.

Quelle fut la stupéfaction du jeune homme lorsqu'en pénétrant dans la pièce où Jeanne avait été prisonnière, il aperçut Nativita, Laurent, debout, les bras croisés, contemplait l'Espagnole avec une expression d'ironie, dont rien ne saurait donner une idée.

— Nativita, vous ici !... par quel hasard !... balbutia de Morvan, éclairé par une fatale lumière et torturé par un doute horrible.

— Ce n'est pas le hasard qui réunit le bourreau à la victime, répondit froidement Laurent.

Quoique ces paroles vinssent confirmer les soupçons de de Morvan, le malheureux essaya de douter encore.

— Non, c'est impossible !... je suis fou... j'ai le vertige... murmura-t-il, tout en passant à plusieurs reprises sa main convulsivement agitée sur son front. Nativita... qu'est-il arrivé !... De grâce, expliquez-vous !...

La fille du comte de Monterey, non-seulement ne répondit pas, mais elle ne parut pas même avoir entendu le jeune homme.

Les yeux fixés sur Laurent, elle était absorbée dans une méditation tellement profonde, qu'elle n'avait plus la conscience de ce qui se passait autour d'elle ; elle n'appartenait plus à la vie que par une seule pensée.

— Nativita, s'écria de Morvan, qui, en proie à une émotion poignante, saisit violemment le bras de la jeune fille et le secoua avec force, répondez donc, je le veux ! Apprenez-moi comment il se fait que je vous retrouve ici en compagnie de Fleur-des-Bois !...

— Fleur-des-Bois ! répéta lentement Nativita d'un air égaré, c'est une fille de rien... J'ai ordonné à mes esclaves de la tuer... parce que Laurent l'aime... et que moi... moi... j'aime le beau Laurent !

A cette réponse de Nativita, de Morvan poussa un cri terrible ; puis, chancelant comme un homme ivre, il tomba lourdement par terre.

— Mon chevalier Louis, ne crois pas l'Espagnole... elle ment... c'est toi seul qu'elle aime ! s'écria Fleur-des-Bois, qui, se précipitant au secours du jeune homme, s'agenouilla près de lui et souleva sa tête sur ses genoux.

IX

L'évanouissement de de Morvan dura près d'une minute : lorsqu'il reprit connaissance, la première personne que rencontra son regard fut Fleur-des-Bois ! L'ébranlement moral éprouvé par l'infortuné jeune homme avait été si violent, qu'il resta pendant quelques instants incapable de lier deux idées suivies.

Ce fut seulement en apercevant Nativita assise dans l'endroit le plus obscur de l'appartement que la conscience du passé lui revint.

Faisant un suprême effort pour vaincre sa faiblesse et sa douleur, il se releva avec peine, et repoussant doucement Fleur-des-Bois, qui essayait de le retenir, il se dirigea vers l'Espagnole.

— Nativita, lui dit-il d'une voix qui ressemblait à un sanglot, n'attendez de moi ni reproches, ni prières ! Dieu m'est témoin que si vous n'avez pas attenté aux jours de Jeanne, je n'éprouverais pour vous ni haine, ni colère ! Votre conduite envers moi a été cruelle, mais vous étiez dominée par une ardente passion, et l'amour méconnu, je le sais ! hélas ! rend les meilleurs cœurs durs et impitoyables ! Je suis le seul coupable ; j'ai eu tort de confondre mes espérances avec la réalité, de croire à votre attachement, lorsque rien ne m'en assurait. Il me semble en ce moment qu'un bandeau tombe de devant mes yeux : j'aperçois le passé, non plus à travers le prisme de mes désirs, mais avec la froide raison d'un vieillard : vous ne m'avez jamais aimé !...

Ce n'est point un reproche que je vous adresse. Je ne vous parle ainsi que pour que, si par hasard la pensée vous venait un jour, en songeant combien je vous aimée, de m'appeler près de vous, vous ne cédiez pas à ce caprice ; vous ne retrouveriez plus le sauvage et enthousiaste jeune homme de la grève de Pennarek, vous verriez apparaître un vieillard. Pour la dernière fois, adieu.

La parole du chevalier dénotait une si profonde douleur, la résignation qu'il montrait était d'une grandeur si poignante et si vraie, que Nativita se sentit réellement attendrie.

— Chevalier, lui répondit-elle, votre générosité est la plus terrible vengeance qu'il vous était donné de tirer de mes torts ! Je n'es-

saierei pas de me justifier ! Toutefois, vous qui m'avez si sincèrement aimée, vous devez comprendre jusqu'à quel point un amour cruellement méconnu, un dévouement réel dédaigneusement repoussé, changent le caractère d'une femme. Le cœur ulcéré, éperdue de douleur, écrasée sous une humiliation imméritée, je ne croyais plus, lorsque la fatalité vous a placé sur ma route, à la sincérité d'aucun sentiment ! Adieu, chevalier... Du fond du couvent où je vais attendre que Dieu, dans sa bonté sans bornes, daigne m'admettre à la vie éternelle, je mêlerai chaque jour votre nom à mes prières... Adieu !

L'humilité sincère de Nativa, l'expression si vraie de ses regrets et de sa douleur, causèrent une indicible émotion à l'infortuné jeune homme. Comprenant le danger qu'il y aurait pour lui à poursuivre cette conversation, il se contenta de s'incliner respectueusement et il garda le silence.

—Du courage, mon chevalier Louis, lui dit Fleur-des-Bois, qui vint s'appuyer sur son épaule avec une charmante et gracieuse familiarité, du courage !... Tu as été bon et généreux pour cette pauvre femme. Dieu te récompensera !

Fleur-des-Bois, podignant ses naïves consolations à de Morvan, était si belle, si touchante, que Nativa ne put se défendre d'un sentiment d'admiration.

—Jeanne, lui dit-elle d'une voix brisée, jamais une aussi adorable créature que toi n'a existé sur la terre !... Ta grâce l'emporte sur ma fierté, je m'humilie devant ton innocence !... Jeanne, pardonne-moi !... .

À ces paroles prononcées avec âme par l'orgueilleuse Espagnole, Fleur-des-Bois se troubla :

—Nativa, répondit-elle, tu es déjà bien malheureuse et je ne voudrais pas te faire souffrir davantage... Je ne t'en veux plus. Nativa, je te plains !

La réponse de Fleur-des-Bois affecta visiblement la fille du comte de Monterey, qui resta pendant un instant grave et recueillie ; tout à coup, paraissant prendre un parti, Nativa releva fièrement la tête, et s'adressant au beau Laurent, devenu sombre et silencieux, depuis qu'il avait vu Fleur-des-Bois prodiguer ses consolations à de Morvan :

—Laurent, lui dit-elle d'une voix nette et assurée, Dieu m'avait donné le dévouement et la générosité ; ta perversité a étouffé ces sentiments dans mon cœur et les a remplacés par l'égoïsme et la haine ! Ma perte est ton ouvrage. Laurent, je te mandis !

L'énergie pleine de conviction que Nativa mit dans ce cri parti du fond de son âme fit tressaillir le flibustier. Toutefois, surmontant bientôt cet émotion passagère :

—Je vous remercie de ce doux adieu, senorita, répondit-il en ricanant. Il termine au mieux nos tendres amours.

Le beau Laurent se dirigea vers la porte, et le visage radieux, l'air superbe, il appela ses porteurs.

—Reprenons notre promenade triomphale, dit-il à de Morvan. Les Grenadins, avides de nous contempler, attendent impatiemment notre présence !

—Merci, Laurent, lui répondit sèchement le chevalier en offrant son bras à Fleur-des-Bois, mon esprit n'est pas à la plaisanterie. Je te suivrai à pied !

—Soit, répondit le flibustier avec ironie, il est juste que tu me laisses la Gloire puisque tu gardes l'Amour... .

Laurent reprit sa marche sous le dais et les fanfares recommencèrent aussitôt avec fureur.

Le beau Laurent, lorsqu'il atteignit la place de la Cathédrale, où il avait laissé ses flibustiers, trouva toute prête à être embar-

quée la rançon de cinq cent mille piastres imposée à la ville de Grenade. Les Espagnols, désireux de se débarrasser au plus vite de la présence de leur terribles hôtes, avaient même poussé le complaisance jusqu'à leur amener des mules pour les aider à emporter leur butin.

Grâce à ce moyen facile de transport, une heure ne s'était pas écoulée que les flibustiers foulaient de nouveau le pont de leur frégate et mettaient à la voile.

Le surlendemain, le navire sorti heureusement de la rivière, reprenait la mer.

Les flibustiers, ivres de joie en songeant à l'heureuse issue de leur entreprise, aux richesses immenses qu'ils possédaient, aux débauches qui les attendaient à terre, demandèrent à Laurent, selon la promesse qu'il leur avait faite, de mettre le cap sur la Jamaïque.

Laurent, esclave de sa parole, s'empressa de céder à leur désir.

Du reste, un grand changement s'était opéré dans le hardi capitaine depuis son départ de Grenade. Tenant sans cesse table, il invitait les plus anciens des boucaniers et des flibustiers de son équipage à partager ses plaisirs.

Les vins les plus fins et les plus recherchés coulaient à flots. Les violons ne cessaient de jouer, les dés de rouler.

C'était à qui tenterait les chances du hasard pour doubler sa part de prise.

## X

De Morvan, continuellement avec Fleur-des-Bois et Alain,— en tant que le service de la manœuvre ne réclamait pas sa présence,— ne comprenait rien à la conduite de son matelot. Quoiqu'il blâmât intérieurement le beau Laurent de se laisser aller ainsi de goûts aussi vulgaires, il ne pouvait s'empêcher, toutefois, d'admirer la façon dont il tenait sa place au milieu de ses convives.

En effet, Laurent, assis sur un fauteuil élevé, tandis que ses flibustiers ne se servaient que d'escabeaux, ne permettait jamais à personne de rester devant lui la tête couverte. Le verre à la main, il savait conserver sa dignité de capitaine et ne pas compromettre son autorité : un froncement de ses sourcils suffisait pour rendre à la raison l'homme tombé dans l'ivresse.

Le troisième jour depuis que la frégate avait quitté Grenade, de Morvan, enveloppé dans son manteau, et couché sur le pont, venait de s'endormir à l'approche du jour, lorsqu'un cri de : Navire ! poussé par une vigie, il se réveilla en sursaut. Il aperçut Laurent à ses côtés.

—Quels sont les navires signalés, matelot ? lui demanda-t-il.

—Ces navires sont au nombre de deux, répondait le flibustier, en accompagnant ces paroles d'un singulier sourire. Je les connais.

—Tu me dis cela d'une drôle de façon.

—Dame ! je ne suis pas insensible à la joie. Une bonne nouvelle m'a fait plaisir.

—Ces navires sont donc des bâtiments de commerce ? une nouvelle proie ?

—Du tout ; ce sont, au contraire, des vaisseaux de guerre... Mais à quoi bon exciter davantage ta curiosité, irriter ton impatience ? Tu désires acquérir de la gloire, n'est-ce pas, matelot ? Tu rêves de belles actions, de grandes batailles ?... .

—Non, répondit de Morvan d'une voix sourde, je ne désire plus que l'oubli et le repos... .

—C'est-à-dire le néant, la mort ! Eh bien ! chevalier, ton souhait pourrait bien être exaucé ! Ces voiles que tu aperçois à l'horizon conduisent vers nous les deux plus forts vaisseaux que possèdent nos ennemis dans

les mers des Indes : l'un est monté par l'amiral, l'autre par le vice-amiral des galions du roi d'Espagne ; chacun de ces vaisseaux porte soixante pièces de canons et quinze cents hommes d'équipage.

—Et tu comptes leur résister ? demanda de Morvan sans montrer aucune émotion.

—Si je compte leur résister, répéta Laurent d'une voix railleuse. Ah ça ! me crois-tu donc tellement avili par l'amour, que je n'aie rien gardé de l'ancien capitaine Laurent ! Fleur-des-Bois me plaît ! Mais je lui préfère la bataille ! Sois assuré, matelot, que plutôt que de me rendre, je me ferai sauter ! Tout à l'heure, nous reprendrons ce sujet de conversation. A présent, occupons-nous de nos devoirs !

Laurent, embouchant son porte-voix, ordonna aussitôt le branle-bas de combat.

Grâce à l'expérience, à l'intrépidité et au sang-sroid de son équipage d'élite, Laurent avait établi à bord de sa frégate une discipline qui l'emportait, certes, de beaucoup sur celle des bâtiments du roi.

Aussi, quoique la présence de l'ennemi se manifestât seulement par deux points gris à peine visibles à l'horizon, et qu'aucun danger immédiat ne menaçât les flibustiers, le branle-bas de combat fut exécuté avec un entrain, une verve, une célérité remarquables.

En quelques minutes, le hastillage s'embrasa de saes destinés à amortir la mitraille : les coffres d'armes furent ouverts, les fanaux sourds éclairèrent de leurs lugubres rayons les soutes aux poutres ; les non-combattants,—c'est-à-dire les deux cuisiniers, les musiciens, les préposés aux vivres, etc.,—s'échelonnèrent pour approvisionner le tillac de munitions et recevoir les blessés. Les panneaux se fermèrent ; les garde-feux, remplis de gargousses, arrivèrent à leurs pièces ; les écouvillons et les refouloirs se rangèrent aux pieds des servants, les baïlles de combat s'emplirent d'eau, les boute-feux fumèrent ; enfin, spectacle toujours désagréable à l'œil du marin qui sait braver la mort, mais ne peut supporter la pensée de se voir réduit à une inaction forcée, le chirurgien découvrit sa trousse d'instruments d'acier poli, ses scies tranchantes et pointues, destinées aux emputations, etc., etc. Ces préparatifs terminés, Laurent fit orienter les voiles de façon à prendre chasse devant l'ennemi.

Cette manœuvre souleva quelques murmures, ou plutôt donna lieu à certains commentaires parmi les flibustiers.

—Amis, leur dit Laurent avec une affabilité et une douceur qu'il n'employait guère qu'à l'approche du combat, modérez votre impatience, et surtout gardez-vous bien de vous former une opinion sur les ordres que je donne... . Vous êtes certes tous de hardis et rudes compagnons ; plusieurs d'entre vous ont déjà commandé des navires ; mais croyez-moi, toute votre expérience réunie en un seul homme n'atteindrait pas à la hauteur de mon génie. Une bonne fois pour toutes, n'oubliez pas que je ne me trompe jamais... . Vous désirez la bataille, rassurez-vous ; je vous promets un combat grandiose et sanglant, comme de mémoire d'homme la flibuste n'en a encore livré.

Cette apostrophe fit cesser toutes les réflexions. Les paroles superbes dans la bouche de Laurent ne ressemblaient jamais à des fanfaronades. Après deux heures de chasse, il devint de toute évidence pour les aventuriers que l'un des vaisseaux espagnols l'emportait de beaucoup par la supériorité de sa marche sur leur frégate : il la gagnait main sur main.

Quant au second navire ennemi, incapable de suivre son compagnon, chaque instant agrandissait la distance qui le séparait de son matelot.

Vers les dix heures du matin,—la chasse

durait depuis le point du jour,—les flibustiers purent distinguer jusque dans leurs moindres parties les formidables proportions du galion espagnol : cette vue, quelque intrépides qu'ils fussent, les impressionna fort.

Laurent, se promenant d'un pas égal et tranquille le long du tillac, causait avec de Morvan de sujets tout à fait indifférents à la lutte qui allait s'engager ; on eût dit qu'il avait oublié la présence de son terrible adversaire.

Tout à coup, le flibustier élevant la voix, s'adressa à l'une des vigies placées dans les barres du petit perroquet :

—Quelle est la voilure de l'ennemi ? demanda-t-il.

—Il est sous les huniers, les ris pris et sa misaine.

—Très-bien ! Chevalier Louis, faites gouverner à la rencontre de l'Espagnol.

De Morvan s'empressa de commander la manœuvre ordonnée par Laurent, qui reprit sa promenade et parut ne plus s'occuper du galion.

Une demi-heure plus tard, trois portées de de canon séparaient à peine les deux adversaires.

—Comment court l'hidalgo ? dit Laurent.

—Il gouverne bâbord amure pour nous accoster au vent en dépendant, répondit de Morvan.

—Est-il loin ?

—Non, matelot, on aperçoit son bois quand il se lève sur la lune.

Laurent resta pendant quelques secondes réfléchi, puis d'une voix qui retentit jusque sur l'arrière de la frégate :

—Tout le monde sur l'avant ! s'écria-t-il.

Les flibustiers obéirent avec un empressement qui montrait à quel point leur intérêt était excité, et combien ils désiraient connaître l'opinion de leur chef sur la position des choses.

Laurent parcourut d'un regard rapide et circulaire les rangs de ses compagnons ; un sourire passa sur ses lèvres : la contenance de son équipage lui apprenait qu'il pouvait compter sur lui, et que ses flibustiers avaient fait à l'avance le sacrifice de leur vie.

—Frères de la Côte, s'écria-t-il, vous êtes trop expérimentés pour ne pas connaître le péril que nous courons, et trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager et tout hasarder, se défendre et attaquer en même temps : la valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même, tout doit être mis en usage en cette occasion. Si nous tombons entre les mains de nos ennemis, nous ne devons nous attendre à rien moins qu'à toutes sortes d'infamies, aux plus cruels tourments, enfin à une mort ignominieuse ! Tâchons donc d'échapper à leur barbarie, et pour y échapper, combattons !.."

—Oui ! combattons ! s'écrièrent les flibustiers avec enthousiasme.

Laurent fit un signe de tête : le silence rétablit.

—Amis, reprit-il, votre ardeur ne me surprend pas, je vous connais ! Toutefois, je vous dois une explication. Si, pendant plusieurs heures, nous avons pris chasse et fui devant l'ennemi, c'est que je voulais,—ayant remarqué la disproportion notable de marche qui existait entre les deux galions,—les séparer l'un de l'autre, et passer au vent du vaisseau-amiral, qui est le plus au vent : j'ai réussi ! A présent que nous tenons l'amiral par le vent, nous sommes à l'abri des coups du vice-amiral, qui se trouve sous le vent ! C'est donc un seul ennemi que nous avons à combattre !.. Je regarde notre victoire comme assurée !.. Cependant, si, par un hasard que je ne prévois pas, la fortune se déclarait contre nous, je désire, je veux, que notre défaite soit glo-

rieuse pour nous et notre mort utile à nos frères !.. Requin, sors des rangs !

Un flibusteur à la contenance calme et résolue, à la figure tellement bronzée par le soleil du tropique qu'il ressemblait presque à un mulâtre, vint, à cet appel, se placer aux côtés de Laurent.

L'aventurier connu sous le nom de Requin était un de ces hommes au corps de granit et au cœur de bronze, une de ces organisations vigoureuses au point de vue de l'action, inexplicables sous le rapport intellectuel, comme les annales de la flibuste en offrent tant d'exemples.

Dominé par un irrésistible instinct de destruction, l'élément de Requin était la bataille. Au milieu du carnage, il brillait d'un vif éclat, mais une fois la lutte achevée, l'ennemi vaincu, une nouvelle métamorphose s'opérait en lui ; il devenait triste, morose, inquiet. A peine se rattachait-il par les points les plus vulgaires à la vie ordinaire ; il comprenait difficilement et éprouvait une gêne véritable à lier deux idées entre elles. Requin, en un mot, était une admirable et puissante machine de carnage, mais il avait besoin d'un moteur. Aussi, pas un flibustier n'obéissant à ses chefs comme Requin, en tant que l'ordre reçu s'accommodait à ses instincts sanguinaires.

Placé droit, immobile devant son capitaine, Requin, sans montrer ni curiosité, ni impatience, attendait.

—Mon ami, lui dit Laurent, je veux te donner publiquement une marque éclatante de l'estime que tu m'inspires.

Le traits de Requin restèrent impassibles ; Laurent continua :

—Pendant le combat, tu te tiendras, une mèche allumée à la main, dans la soute aux poudres ; au moindre signal que je te ferai, ou, moi mort, au premier ordre que te donnera mon matelot, le chevalier Louis, tu feras sauter la frégate. As-tu bien compris ?

—Parfaitement ; répondit Requin en accompagnant ces mots d'un joyeux sourire.

—Je puis compter sur toi ! je le sais. Rends-toi à ton poste !..

Requin s'empara d'une mèche allumée et s'éloigna sans ajouter un mot. Un frémissement courut dans la foule, mais pas un flibustier ne songea à formuler une objection. Tous, ils approuvaient la mesure prise par leur capitaine.

—A présent, mes amis, ajouta Laurent, un dernier mot. Notre frégate renferme deux millions, c'est-à-dire, en ne déduisant pas le dixième qui revient au roi, mes parts personnelles et le remboursement des avances que l'on a faites, quatre-vingt-cinq mille sept cent quatorze livres par homme. Or, comme le dixième dû à Sa Majesté, mes parts personnelles et nos avances seront plus qu'entièrement soldés par les dépouilles de ceux qui vont être tués, chaque frère peut se considérer déjà comme possesseur de près de cent mille livres. Se laisser battre, dans de telles conditions de bonheur futur, ce ne serait pas seulement de la lâcheté, mais bien ce la démenée. Conservons notre or. Vive le roi ! vive la flibuste !

Vive le capitaine Laurent ! répondirent les flibustiers avec un élan, une spontanéité et un enthousiasme frénétiques, puis chacun regagna son poste de combat.

—Matelot, dit de Morvan resté seul auprès de Laurent, de toi à moi toute dissimulation est inutile ; tu n'as pas à soutenir mon moral affecté, à remonter mon courage. Causons franchement : entrevois-tu un moyen de salut ? Quant à moi, je ne te le cache pas, notre position me paraît désespérée !

—Il est incontestable, répondit tranquillement le flibustier, que nos seize canons et nos

quatre-vingt-neuf hommes, puisque nous avons perdu un des nôtres à Grenade, présentent une disproportion par trop énorme avec les forces du galion amiral ; seulement, connaissant mon équipage comme je le connais, je ne désespère pas encore. Il n'y a pas un des nôtres qui ne soit capable d'abattre à chaque coup, et à balle rase, une orange placée à deux cents pas de distance. De pareils tireurs remplacent bien des canons ! Franchement, j'ignore quel sera le résultat de la lutte. Et puis, de toi à moi, il me reste un dernier espoir. . . .

—Lequel donc, matelot ? . . .

—Vois-tu ce petit nuage d'un gris sale et terreux qui tranche d'une façon à peine visible, dans la direction du sud, sur l'azur du ciel ?

—Oui, matelot, à présent que tu me l'as signalé, je l'aperçois.

—Ce nuage, chevalier, est pour moi l'indice certain d'une terrible tempête. Reste à savoir maintenant si pendant les trois ou quatre heures qui s'écouleront avant qu'elle éclate, nous pourrions tenir contre les forces de l'ennemi. A présent, plus un mot : reste à mes côtés et laisse-moi à mes réflexions !..

Laurent, qui dès l'apparition des navires espagnols s'était empressé de revêtir un magnifique costume de fantaisie, monta sur son banc de quart.

Dans leur course rapide et voguant à contre-bord, le vaisseau-amiral espagnol et la frégate des flibustiers se rapprochaient à vue d'œil : à peine une portée de canon les séparait-elle encore, lorsque de Morvan vit apparaître Fleur-des-Bois sur le pont.

—Toi ici, ma sœur ! lui dit-il d'un ton de reproche. Ta place n'est-elle pas dans le poste des blessés, hors du feu de l'ennemi ? Je t'en conjure, Jeanne, éloigne-toi sans perdre une minute, une seconde, le feu va commencer !

—Ma place est près de toi, mon chevalier Louis, répondit Fleur-des-Bois d'une voix qui, malgré sa douceur, dénotait une détermination inébranlable. Te quitter au moment du danger, jamais !

—Mais, Fleur-des-Bois, ta présence ne me sera d'aucune utilité... au contraire, elle ne servira qu'à me distraire de mes devoirs, et à m'ôter le sang-froid dont j'ai besoin !.. Je t'en conjure de nouveau, éloigne-toi !..

—Mon chevalier Louis, dit Jeanne sans bouger de place, on prétend, l'as-tu oublié ? que je porte bonheur. Si cela est vrai, je te garantirai des boulets emmis et des balles espagnoles... Si l'on s'est jusqu'à ce jour trompé sur mon compte, eh bien ! nous mourrons ensemble... Je t'assure que je serais heureuse de mourir !..

—Matelot, s'écria Laurent dans l'intention de rompre la conversation entre Fleur-des-Bois et le chevalier, va t'assurer, avant que l'on n'ouvre le feu, si les hunes ont reçu le tontingent que j'ai fixé... si l'on a placé des provisions et des réserves de grenades en quantité suffisante, si nos meilleurs tireurs ont pris position sur la drôme et dans la chaloupe, pour abattre, à l'abri derrière ces redoutes, les officiers espagnols... Hâte-toi !..

De Morvan s'éloigna aussitôt : et Laurent, s'adressant à Fleur-des-Bois de cette voix rude et impérieuse qu'il savait prendre à l'occasion et à laquelle il n'était pas possible de résister :

—Jeanne, retourne au poste des blessés, lui dit-il, je le veux !..

Le ton du flibustier n'admettait pas de réplique : Jeanne soupira, mais elle obéit.

—A plat ventre tout le monde sur le pont ! cria alors Laurent.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de medecines est sous le
contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents.
Les medecins de la campagne, les institutions publiques,
es colleges et les couvents, sont servis de Drogueries pures,
aux prix du gros.

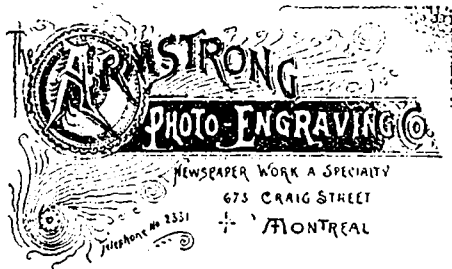
SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les
Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de
l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge,
et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.
Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.--A cause de l'élargissement de la rue, ma
pharmacie, établie depuis 30ans à l'endroit qu'elle occu-
pe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre
prochain dans un local commode et spacieux, situé un
peu plus bas que mon établissement actuel.



Si vous voulez vous tenir au courant de ce
qui se passe autour de vous.

LISEZ

La Presse
JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes
pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou
disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Novembre

16,223 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,
69 Rue St-Jacques, Montréal.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 2 Déc.
Après-Midi et Soirée.

LE GRAND DRAME MILITAIRE

--- INTITULÉ ---

THE BLUE AND THE GRAY

Magnifiques Décors, Costumes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-
Jacques.

Semaine suivante.—La fameuse compagnie de
spécialités des saurs Vaidis.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes es

AFFECTIONS BILIEUSES,
TOUX DE FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonc-
tionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme
étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre
les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent
pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en
étant un puissant purgatif, pouvant être administré
dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de
ces substances délétères qui pourraient les rendre préju-
diciales à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES
de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait
concentré de la noix longue et combiné avec d'autres
principes végétaux, de manière à les placer au premier
rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à pré-
sent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la
noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en
CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais
le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec
des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite
en quantité perdait toute sa force et devenait inutile.
La science a depuis découvert un extrait de cette noix,
qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de
Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT



PRIX DE VENTE,
\$4.95
ECHANTILLON
GRATIS

Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faut
envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut être
envoyée que par la maille. Quand le montant est en compte de
l'argent et en outre de sucre nous envoyons gratis une jolie
chaîne en or double

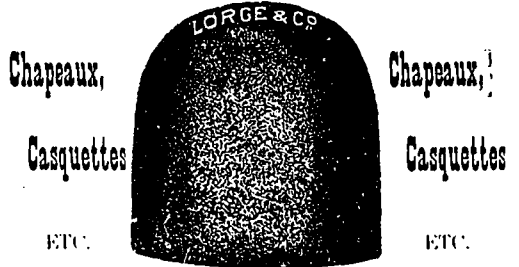
ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE



21 rue St Laurent
Importateurs et Manufacturiers.

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN



DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux
de Soie, Etc.,



PRIX TRÈS MODÉRÉS

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché,
toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES,
LIVRES,
BROCHURES,
PAMPHLETS,
AFFICHES,
CARTES DE VISITE,
CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES,
ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES,
ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES,
BLANCS DE TOUTES SORTES,
ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans
l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs
milles exemplaires, soit de Brochures, de Circu-
laire, etc

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions
peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE
& Cie., 69 rue Saint-Jacques.